

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
  
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## MES VIEUX PINS

---

O vieux pins embaumés qui chantez à la brise,  
Debout sur les coteaux comme de fiers géants,  
J'aime la nudité de votre écorce grise,  
O vieux pins embaumés qui chantez à la brise,  
Et vos grands bras tendus sur les gouffres béants.  
Vous étiez avant moi sur la rive où je pleure,  
Et quand j'aurai quitté ce monde que j'effleure  
Vous chanterez encor, avec les océans,  
Avec l'homme immortel qu'un souffle pulvérise,  
O vieux pins embaumés qui chantez à la brise,  
Debout sur les rochers comme de fiers géants !

Vos troncs fermes et droits résistent à l'orage  
Quand je vois autour d'eux tant d'arbres se briser,  
Ils me font souvenir des hommes d'un autre âge.  
Vos troncs fermes et droits résistent à l'orage  
Et donnent à la nue un front pur à baiser.  
Versant comme une pluie, au milieu des soirs calmes,  
Leurs chants joyeux, les nids se bercent sur vos palmes,  
L'hiver sur vos sommets ne semble point peser ;  
Le lac vous voit frémir dans son brillant mirage,  
Vos troncs fermes et droit résistent à l'orage  
Quand je vois autour d'eux tant d'arbres se briser.

Lorsque les feux du soir vous inondent, la terre  
Où votre ombre descend nous invite à rêver.  
Le sentier où je passe est toujours solitaire.  
Lorsque les feux du soir vous inondent, la terre  
Où ma course bientôt hélas ! va s'achever  
Est bien belle, et je l'aime. O l'étrange demeure !  
Pourquoi donc l'aimer tant puisqu'il faut que l'on meure,  
Puisque le jour perdu ne peut se retrouver ?.....  
J'ai soif de l'inconnu, de son profond mystère...  
Lorsque les feux du soir vous inondent, la terre  
Où votre ombre descend nous invite à rêver.

Ma pauvre âme, pourtant, à travers des flots d'ombres,  
Voit descendre un rayon d'espoir délicieux.  
Comme dans l'épaisseur de vos grappes sans nombres,  
Ma pauvre âme, pourtant, à travers des flots d'ombres,  
Voit quelquefois encor sourire un coin des cieux.  
Beaux arbres, le jour tombe en vos blanches percées  
Comme le flot d'argent des urnes renversées  
Et met une auréole à mon front soucieux.  
Dérision ! Je sais ce qu'on vit de jours sombres.  
Ma pauvre âme, pourtant, à travers des flots d'ombres  
Voit descendre un rayon d'espoir délicieux.

O vieux pins, prêtez-moi votre voix solennelle,  
Je veux chanter mon Dieu comme vous le chantez.  
Comme un oiseau captif j'avais fermé mon aile.  
O vieux pins, prêtez-moi votre voix solennelle  
Du Dieu qui me soutient je dirai les bontés.  
L'espoir qui me berçait s'est enfui comme un songe,  
Mon âme veut le bien et dans le mal se plonge.  
La terre aura toujours ses douces voluptés...  
Pour que le ciel pardonne à l'âme criminelle,  
O vieux pins, prêtez-moi votre voix solennelle,  
Je veux chanter mon Dieu comme vous le chantez.

PAMPHILE LEMAY.

## BIOGRAPHIE

---

### MGR JEAN-JACQUES LARTIGUE

1<sup>er</sup> Evêque de Montréal

(1777-1840)

La naissance de Mgr Jean-Jacques Lartigue 1<sup>er</sup> évêque de Montréal, eut lieu à Montréal, même, le 20 juin 1777, du mariage de Jacques Lartigue Ecr Médecin et de Marie Marguerite Cherrier.

Mgr Lartigue reçut son éducation au Petit Séminaire de Montréal, dirigé par les sulpiciens. Il y termina son cours à l'âge de seize ans en 1793.

A cette phase du choix d'une profession pour l'étudiant, il entra comme clerc au bureau de MM. L. C. Foucher et Bédard, avocats qui devinrent plus tard, tous deux juges.

Trois années s'étaient écoulées dans l'étude du droit, lorsque dégouté du monde et docile à sa vocation, l'aspirant disciple de Thémis quitta le siècle pour embrasser l'état ecclésiastique.

Le 23 septembre 1797, il fut tonsuré à Montréal par Mgr P. Denaut et le 20 septembre 1800, il fut ordonné prêtre par le même évêque dans l'église paroissiale de Saint-Denis.

En 1806, il prononça les vœux de la communauté de St-Sulpice à Montréal ; dès l'année suivante, il y fut nommé directeur du Séminaire.

Vers 1810 12, durant la guerre américaine, M. l'abbé Lartigue alla sur un désir de Sir George Prevost, Gouverneur-Général du Canada, donner une série de prédications au milieu des milices canadiennes, afin de combattre la fougue d'un certain légiste anglais qui prétendait souffler l'esprit d'insubordination chez les troupes du pays.

Les talents et l'érudition légale qui distinguaient ce digne Sulpicien le firent choisir en 1819, par ses confrères, pour se rendre en Angleterre devant le Conseil Privé où il fallait défendre et protéger le Séminaire St-Sulpice de Montréal, menacé d'être dépouillé de ses biens. D'abord adjoint à Mgr J. A. Plessis, pour une autre mission importante, M. l'abbé J.-J. Lartigue, de compagnon de voyage, devint à son retour en Canada, le compagnon d'épiscopat de Mgr Plessis, car ce dernier avait réussi auprès de la Cour royale d'Angleterre, à faire agréer le savant abbé comme Coadjuteur de l'Evêché de Québec.

Mgr Jean-Jacques Lartigue fit partie de la Société de St-Sulpice.

jusqu'en 1821. C'est alors que venant d'être élu par le Pape Pie VII, le 1<sup>er</sup> février 1820, évêque de Telmesse en Lysie, et préposé au gouvernement spirituel du district de Montréal, en qualité de suffragant de l'église de Québec, Mgr Jean-Jacques Lartigue fut obligé de résider en dehors du cloître.

Le premier évêque de Montréal fut sacré dans l'Eglise Notre-Dame de Montréal, le 21 février 1827, par Mgr J. O. Plessis assisté de deux prêtres consécrateurs : Messires Jacques Roque, vicaire-général et Candide Lesaulnier, curé de la paroisse de Montréal.

En septembre 1825, Mgr Lartigue inaugura sa résidence et sa cathédrale qu'il intitula de son nom patronal : *St-Jacques Le Majeur*.

Mgr Jean-Jacques Lartigue cessa d'être Coadjuteur de l'Evêque de Québec le 13 mai 1836, sous Monseigneur T. F. Turgeon. A cette date, par bref de Sa Sainteté Grégoire XVI, Montréal fut érigé en évêché séparée de celui de Québec, avec Mgr J. J. Lartigue pour premier titulaire du nouveau siège épiscopal.

Voici l'acte de prise de possession par Mgr Lartigue, de l'Eglise cathédrale de St-Jacques de Montréal :

L'an mil huit cent trente-six, le huitième jour du mois de septembre, à deux heures de relevée, les Notaires Publics faisant les fonctions de Notaires Apostoliques en la Province du Bas-Canada et résidants à Montréal, soussignés, ayant été mandés de la part de Mgr l'Illustrissime et Révérendissime Jean-Jacques Lartigue, se sont transportés à son Palais Episcopal de St-Jacques, au dit Montréal où étant dans la rue St-Denis, le clergé et le peuple préalablement convoqués au son des cloches de cette ville, le dit seigneur Jean-Jacques Lartigue, ancien évêque de Telmesse, est sorti processionnellement de son palais, et lecture ayant été faite à haute et intelligible voix, premièrement d'un bref apostolique de notre Saint Père le pape Gregoire XVI, daté à Rome, le 13 de mai de l'année présente, lequel siège cette ville de Montréal avec son district, en Evêché séparé de celui de Québec et relevant immédiatement du Saint Siège apostolique, assignant aussi pour cathédrale au nouveau diocèse l'église de St-Jacques le Majeur en cette même ville de Montréal et donnant pouvoir à son future évêque d'établir en la dite Cathédrale, un Chapitre de chanoine quand et comme il le jugera à propos ; secondement d'un autre bref du même Souverain Pontife et de la même date qui transfère le dit Seigneur Jean-Jacques Lartigue de l'évêché de Telmesse *in partibus infidelium* au susdit Evêché de Montréal nouvellement érigé, et le dit Seigneur Evêque, ayant déclaré qu'il acceptait cette charge, alors s'est agenouillé dans la rue en face de la dite église St-Jacques pour exprimer son entrée dans la vie épiscopale de Montréal. Ensuite, il s'est avancé vers la nouvelle Cathédrale de St-Jacques, en cette ville, au chant des hymnes, accompagné d'un clergé et d'un peuple nombreux, et y étant entré, il a baisé le Maître-Autel, a été intronisé, et reconnu joyeusement pour père et premier évêque de Montréal, par le baiser de la main, reçu de tout le clergé pendant le chant du *Te Deum*, avec toutes les cérémonies et solennités requises et observées en pareil cas ; à laquelle prise de possession, personne ne s'est opposée ; dont et de quoi le dit Seigneur Jean-Jacques Lartigue actuellement en possession de son Evêché de Montréal a requis acte que les

notaires soussignés ont octroyé par le présent. Ce fut fait à Montréal, dans le susdit Palais Episcopal, les jour et an que dessus. Et a signé le dit Seigneur Evêque ainsi que plusieurs personnes notables qui étaient dans la susdite église et les dits notaires, lecture faite.

(Signé) J. J. LARTIGUE, évêque de Montréal.  
 “ J. N., évêque de Juliopolis.  
 “ J. M. MONDELET, N. P.

Au nombre des œuvres principales de l'épiscopat de Mgr Lartigue, on compte l'église St-Jacques, la maison épiscopale et l'école St-Jacques ainsi que des classes de théologie où se sont formés plusieurs ecclésiastiques distingués.

Parent des Honorables Viger et Papineau, Mgr Lartigue exerça un grand prestige, principalement lors des troubles politiques de 1837-38. époque mouvementée qui inspira à cet éminent pasteur, sous les yeux duquel se déroulaient les événements, deux mémorables lettres de sublimes exhortations afin de persuader les Canadiens à demeurer paisibles. Ces mandements sont datés d'octobre 1837 et de février 1838.

On a dit de Mgr Jean-Jacques Lartigue *“ qu'il prêchait savamment et qu'il conversait encore mieux.”* D'ailleurs, on peut juger par l'éloge suivant que fit Mgr I. Bourget de son prédécesseur, combien étaient transcendantes les qualités pontificales du 1<sup>er</sup> évêque de Montréal :

Ce qui nous inspire un vrai courage, disait Mgr Bourget, dans sa première lettre pastorale du 3 mai 1840, c'est que toutes les œuvres que nous allons entreprendre pour notre salut éternel, ont été depuis de longues années, projetées par notre illustre prédécesseur. Car dans son vaste génie qui embrassait plusieurs siècles et dans ses immenses calculs pour le bien de son cher troupeau, il a prévu tout ce qui pouvait contribuer à son bonheur. Aussi est-ce dans le sein de la confiance dont il nous a honoré que nous avons puisé tout ce que nous avons à faire pendant notre épiscopat. Si sa vie, hélas ! trop courte, ne lui a pas suffi pour réaliser tous ses plans, il nous a chargé de leur exécution. C'est surtout dans les derniers jours de sa vie, que ranimant toutes ses forces et laissant porter toute sa tendresse pour ses brebis, il nous a tracé la marche que nous avons à suivre pour la réforme des abus et l'établissement de solides vertus ?

Sa Grandeur Mgr J. J. Lartigue vécut soixante et deux ans neuf mois et vingt-deux jours ; sa vie en religion comptait quarante-trois années dont quarante de sacerdoce, quinze comme Sulpicien et dix-neuf comme évêque.

Mgr Lartigue mourut à l'Hôtel-Dieu des Révérendes Sœurs Grises de Montréal, en 1840, le 19 avril jour de la fête Pâques.

Son cercueil déposé dans les voûtes de la Cathédrale St-Jacques fut, après l'incendie de cette église le 8 juillet 1852, transporté à l'Hôtel-Dieu, puis inhumé en 1861, dans le caveau de la Chapelle Notre-Dame de Pitié avec les sépulcres de la Bienheureuse Sœur Bourgeois et de la

recluse Jeanne Leber. De cet endroit qui est le cimetière des Rev. Sœurs de la Congregation N. D., lors des obsèques de Mgr Bourget le 11 juin 1885, on exhuma cette tombe qui contenait encore au complet la funèbre dépouille. Les pieds seuls qui se détachèrent du cadavre momifié furent gardés par les Sœurs de la Congrégation.

La dernière inhumation de Mgr J. J. Lartigue fut alors faite en même temps que celle du deuxième évêque de Montréal dans la nouvelle Cathédrale St-Pierre pour y recevoir à l'exemple des tombeaux des Apôtres de St-Pierre de Rome, l'hommage des pèlerins catholiques.

L'oraison funèbre de Mgr J. J. Lartigue avait été prononcée par M. l'abbé Charles Laroque devenu évêque, tandis que M. J. V. Quiblier, supérieur du Petit Séminaire St-Sulpice, fit le panégyrique du même prélat.

D'après la légende, Mgr J. J. Lartigue était petit de taille et si nous nous en rapportons aux photographies qui nous restent de Sa Grandeur, cet évêque avait une physionomie tout-à-fait distinguée, vive, noble. Sa figure délicate, à traits réguliers, était d'une expression suave avec l'air d'un caractère fortement trempé à l'encontre peut-être d'une constitution amoindrie par la rigidité des règles et des mœurs monastiques. Front large encadré d'une assez longue chevelure; regards doux et graves reflétant une intelligence fine, pénétrante. En somme, on lit dans ce portrait religieux, les marques d'un esprit très cultivé et porté à l'idéal de la vertu comme du génie.

J. HERMAS CHARLAND.

## LES ABORIGENES DE L'AMERIQUE DU NORD.

---

Nous ne rechercherons pas les origines des races indiennes qui peuplaient l'Amérique à l'arrivée des Européens. Ce serait négliger les faits certains de l'histoire pour entrer dans le domaine obscur de l'hypothèse.

Voici comment Raynal (1) nous représente la primitive Amérique. "Les premiers qui y allèrent fonder des colonies, y trouvèrent d'immenses forêts. Les gros arbres que la nature y avait poussés jusqu'aux nues, étaient embarrassés de plantes rampantes qui en interdisaient l'approche. Des bêtes féroces rendaient ces forêts inaccessibles. On y rencontrait à peine quelques sauvages hérissés du poil et de la dépouille des animaux. Les humains épars se fuyaient, on ne se cherchaient que pour se détruire. La terre y semblait inutile à l'homme, et s'occuper moins à le nourrir qu'à se peupler d'animaux plus dociles aux lois de la nature. Elle produisait à son gré, sans aide et sans maître, elle entassait toutes ses productions avec une profusion indépendante ne voulant être riche et féconde que pour elle-même, non pour l'agrément et la commodité d'une seule espèce d'être. Les fleuves tantôt coulaient librement au milieu des forêts, tantôt dormaient et s'étendaient tranquillement au sein de vastes marais, d'où, se répandant par diverses issues, ils enchaînaient des îles dans une multitude de bras. Le printemps renaissait des débris de l'automne. Des troncs creusés par le temps servaient de retraites à d'innombrables oiseaux. La mer bondissant sur les côtes, y vomissaient par landes des monstres amphibies, d'énormes cétacés qui venaient se jouer sur les rives désertes. C'est là que la nature exerçait sa force créatrice en reproduisant sans cesse ces grandes espèces qu'elle couve dans les abîmes de l'océan. La mer et la terre étaient libres. Tout-à-coup l'homme parût, et l'Amérique se couvrit de cités."

Il ne faut pas prendre à la lettre ce tableau. On était loin de la nature primitive dans le merveilleux empire des Incas, dans le royaume du Mexique et même sur les plages septentrionales. Mais les révolutions incessantes et les guerres désastreuses et acharnées auxquelles se sont livrées les tribus indiennes de l'Amérique, ont toujours été le

---

(1) Histoire des Indes Occidentales.



plus puissant obstacle à l'avancement de leur civilisation. Au nord comme au midi, les tribus succédaient aux tribus, les dialectes aux dialectes ; les institutions et les coutumes les plus éclairées se perdaient et on allait ainsi de la barbarie à la civilisation, de la lumière aux ténébres.

A l'arrivée des Européens, les vastes solitudes boisées qui s'étendent du Mississippi à l'Atlantique et des Carolines à la Baie d'Hudson, étaient divisées entre deux grandes familles se distinguant par une différence radicale dans leur langage, les Algonquins et les Hurons. (1)

Les tribus algonquines, ou nations parlant les divers dialectes algonquins, couvraient une partie de la Virginie, de la Pensylvanie, du New Jersey, du sud-est de New-York, de la Nouvelle Angleterre, de la Nouvelle-Ecosse et du Bas-Canada. Elles s'étendaient encore le long des rives des lacs supérieurs, sur les territoires du Michigan et du Wisconsin, de l'Illinois et de l'Indiana. Au centre de cette grande famille se trouvait le groupe des tribus parlant le langage générique des Iroquois. Ces derniers, ou les cinq nations, s'étendaient dans l'état de New-York depuis l'Hudson jusqu'à Genessee. C'est dans la Nouvelle-Angleterre que se trouvaient les populations algonquines les plus considérables, telles que les Mohicans, les Péquots, Narrangansets, Massachussets et Pénacooks. Les Iroquois leur faisaient une guerre à mort. Les Abénaquis s'éjournaient sur les bords de la rivière Kennebec et dans les forêts vierges du Maine qui recellaient aussi les Etchemins, tandis que les Souriquois ou Micmacs avaient planté leurs tentes dans la Nouvelle-Ecosse. Les Montagnais erraient sur les rives nord du St. Laurent jusqu'à la Baie d'Hudson, sur les bords du lac St. Jean et du Saguenay. Du golfe St. Laurent au lac Ontario, la rive sud du grand fleuve n'était occupée que par des chasseurs, entre autres, les Etchemins, les Abénaquis et les Sokokis. Les Outaouais erraient dans les contrées qu'arrose la rivière qui porte leur nom, au-dessus de Montréal, ils s'étendaient ensuite jusqu'au lac supérieur.

La grande famille huronne avait son berceau dans l'ouest du Canada, sur les bords du lac Simcoe et dans les baies de Nattawasaga et Mathdash formées par le lac Huron. En 1639, la population totale pouvait s'élever à 20,000 âmes. Le type le plus perfectionné de l'indien se trouve chez l'huron iroquois. Sa capacité intellectuelle dépasse celle de tous les aborigènes de l'Amérique, sans en excepter les races civilisées du Mexique et du Pérou. Parmi toutes les races barbares du continent ce sont les iroquois de New-York qui tiennent la première place. Ce peuple a donné son nom à la race iroquoise ; elle efface toutes les autres nations de langue huronne.

---

(1) Parkman, *Pionniers de l'Amérique.*

Les iroquois se composaient de cinq nations. Unis en une confédération au sein de laquelle la démocratie brillait de tout son éclat, les cinq cantons étaient disposés de manière à faire face, de tous les côtés, aux ennemis qu'ils avaient le talent de se créer. Dans la vallée de Génésie, près du lac Ontario, se trouvaient les Tsonnontouans, nombreux et puissants, c'étaient les Senecas des anglais. Suivaient vers l'est le pays des Goyogouins ou Cayagas et celui des Onnontagués ou Onondagas. Les Onneyouts ou Oneidas formaient une petite tribu qui, ayant reçu des Agniers quelques secours, s'appelaient la fille des Agniers. Enfin le canton d'Agnier où les Mohawks, était situé sur la rivière Mohawks, qui se jette dans l'Hudson. Les Agniers étaient considérés dans la confédération comme formant la tribu la plus guerrière et la plus redoutable, quoiqu'elle fut moins nombreuse que celle des Tsonnontouans.

On observait beaucoup de ressemblance dans le caractère, les mœurs, les coutumes et la tournure d'esprit des sauvages du Canada ; cependant les traits distinctifs et bien marqués, entre les peuples de la langue huronne iroquoise et ceux de la langue algonquine, démontraient évidemment que leur origine était différente. Les Hurons iroquois s'adonnaient à l'agriculture, ils vivaient dans de grandes bourgades mieux bâties et plus soigneusement fortifiées que les villages algonquins. Chez eux la forme du gouvernement était plus régulière et mieux définie. Les tribus Algonquines, plus belliqueuses, étaient regardées comme les plus nobles, parmi les peuples américains. Elles préféraient les combats et la chasse à la culture de la terre. Elles aimaient à changer de place, s'arrêtant peu dans leurs villages, qui étaient petits, peu peuplés et transportés souvent d'un lieu à un autre. Les Algonquins avaient moins d'esprit et d'intelligence que les Hurons iroquois, mais en revanche, ils étaient plus francs, moins adonnés au vol et au libertinage. Les deux langues mères qui se parlaient dans l'Amérique du Nord, à l'arrivée des Européens, étaient la langue huronne iroquoise et la langue algonquine ; chacune d'elles se divisait en plusieurs dialectes. La langue huronne est noble, énergique et abondante ; la langue algonquine a moins de force, mais elle possède plus de douceur et d'élégance. (1)

Des calculs ont été faits avec le plus grand soin pour établir le chiffre de la population des diverses tribus. Ils portent la famille algonquine la plus considérable de toutes, à 90,000 âmes, celles des Sioux orientaux

---

(1) Ferland, I s. 94 ; Bibaud, *Sagomas illustres* ; Parkman, *Pionniers français* ; Baucroft, *Histoire des Etats-Unis* ; Gallatin, *A Synopsis of the Indian Tribes*, Vide Vol. II, *Transactions of the american antiquarian society* ; Volnay, *Le plan des Etats-Unis* ; Raynal, *Histoire des Indes. Relations des Jésuites. Œuvres de Champlain*, par Laverdière ; Laftau ; Sagard ; Leclerc ; Garneau, I, 116.

à moins de 3,000, celle des Hurons, y compris les Iroquois, à environ 17,000, celle des Catawabas à 3,000, les Chérokis à 12,000, les Mobiles à 5,000, les Uchées à 1,000 et la famille des Natchés à 4,000, en tout 180,000 âmes. D'où l'on voit que cette population devait être extrêmement dispersée.

Lorsque Champlain arriva dans la colonie, il trouva les iroquois en guerre ouverte avec les algonquins. Ceux-ci s'empressèrent de s'assurer l'alliance des français.

Le fondateur de Québec n'hésita pas à s'associer aux tribues voisines de son établissement, ignorant peut-être la force de la confédération iroquoise et ne s'imaginant pas que les anglais avaient contracté une semblable alliance avec eux. Le résultat de cette alliance fut de nous entraîner dans une lutte qui dura un siècle et qui coûta beaucoup de sang aux enfants de la France.

La première campagne de Champlain contre les iroquois fut victorieuse, il les battit sur les bords du lac qui porte son nom (1609), ensuite à l'embouchure de la rivière Richelieu. Mais il fut repoussé en 1615 sur les bords du lac Ontario. Ces combats furent suivis d'une espèce de trêve, puis d'un traité de paix ratifié en 1622. Les hostilités recommencèrent en 1636. Ne pouvant tenir tête aux iroquois les hurons furent dispersés, les uns vers le lac Supérieure, d'autres vers la baie d'Hudson, le reste dans la direction du bas St. Laurent. (1649-50).

Après ces victoires les vainqueurs lâchèrent leurs bandes sur les établissements français. Le dévouement de Daulac sauva le Canada (1660). La confédération demanda la paix et l'obtint en 1662. "La foi iroquoise était comme la foi punique, il ne fallait pas s'y fier. Les traités pour eux n'engageaient pas. Ils ne se soumettaient qu'à la force, prêts à recommencer le lendemain les incursions et les dépradations de la veille. L'arrivée du régiment de Carrignan, contribua beaucoup à les tenir en respect. En 1666 ils signèrent un traité de paix qu'ils observèrent pendant 18 ans, c'est-à-dire jusqu'en 1684.

Les colonies anglaises commençaient à jalouser les établissements français. Le gouverneur de la nouvelle York, Dongan, trouva habile de soulever contre nous le fanatisme iroquois qui se réveilla plus ardent que jamais. Après plusieurs combats meurtriers pour les Tsonnon-touans les colons respiraient tranquillement dans un calme trompeur, lorsque dans la nuit du 24 août 1689, ils massacrèrent les paisibles colons de Lachine et des environs. Ils promènèrent ainsi pendant deux mois et demi le fer et la flamme et restèrent maître de la campagne jusque vers le milieu d'octobre. Ces désastres ont fait donner à l'année 1689, le nom de l'année du massacre. La population était dans le découragement. L'arrivée de Frontenac, déjà connu dans la colonie, releva les esprits. Grâce à son courage, à sa vigueur, à son énergie et à son

habileté, il repoussa les forces coalisées des indiens et des anglais de la Nouvelle-Angleterre, organisa une expédition dans les cantons (1693 et 1696), détruisit leurs villages et fit beaucoup de prisonniers. Une paix générale fut signée en 1701, à Montréal. Des représentants de toutes les tribus se trouvaient à cette grande démonstration organisée par l'influence du chef huron Kondiaronk ou le Rat, le génie le plus merveilleux qu'ait produit la race indienne. En 1728 les Outagamis se soulevèrent mais une expédition de canadiens les réduisit et les obligea de demander la paix. Plus tard, en 1747, les Miamis, ayant formé le complot d'assassiner les français de Détroit, furent repoussés et contraints d'abandonner leur projet. Pendant la guerre de sept ans la confédération iroquoise promit de garder la neutralité, mais fidèle à son passé, elle manqua à la parole donnée et dans l'armée du général anglais, placée en face de Montréal, elle avait un corps de mille Mohavahs qui virent avec plaisir l'affaissement de la Nouvelle-France.

EDMOND LAREAU.

## BOULE DE NEIGE ET LOUP-GAROU.

---

Il y avait grand vacarme, un soir de décembre, chez le père Crédule, au village de Garouville.

La cuisine, pièce de réception par excellence, de l'humble chaumière du digne vétérán, était bondée de *veilleux*.

Les uns gesticulaient, les autres criaient, les vieux oubliaient de rallumer leurs pipes *culottées* et les jeunes, chose étonnante, faisaient fi des charmes incontestables de mademoiselle Olivette Crédule, jolie brunette de dix-sept printemps et... le vrai portrait de son père !

Bref, on se serait cru en vraie campagne électorale, si les mots "chasse-galerie" et "loup-garou," mille fois répétés n'eussent prouvé qu'on était loin d'un engagement en règle entre bleus et rouges.

Au moment où je vous introduis dans ce milieu bruyant et superstitieux, le petit Sornet, le coq de la jeunesse de l'endroit venait de faire entendre un *hum* particulier, signe caractéristique qu'il en savait plus long que ses voisins sur le thème de la discussion.

Aussitôt, silence complet sur toute la ligne, car on savait que le petit Sornet avait eu, dans le cours de l'après-midi, une entrevue avec le Dr Malin, l'Esculape du village, au sujet d'une aventure arrivée, la veille, au brave docteur, et qui n'était guère de nature à rassurer les peureux.

—C'est vrai, comme vous m'entendez, commença le jeune héros, le docteur m'a dit comme ça—et, il était d'un grand sérieux cet' fois, not' docteur et il n'aurait pas ri pour ben de quoi :

" Il était bien minuit, je venais de soigner un malade en danger. En passant devant le pin fourchu, au bas de la colline à Grandpré, je vis soudain un petit homme noir sortir du creux de l'arbre et prendre sa course vers le sommet de la colline. Je ne me serais guère occupé du personnage, si je ne l'avais vu traîner à sa suite, sur la neige, une queue, mais une queue..... longue comme d'ici à demain. Il y avait longtemps que le petit homme noir avait disparu au haut de la colline et la queue sortait, sortait toujours, en frétilant comme une anguille. Je crus voir le diable en personne, et, sans prendre le temps de mesurer cette queue phénoménale, je pris mes jambes, et j'arrivai à la maison plus mort que vif."

Encore une fois, c'est vrai comme vous m'entendez et, not' docteur l'a ben dit qu'il n'avait jamais conté une *mentrie* de sa vie !

Cela devait être vrai, en effet, et tous en étaient convaincus, car le docteur était savant et peu crédule de sa nature, puis, le petit Sornet n'était pas un gars ordinaire. Il possédait une mémoire de quatre. Il était loin de parler suivant les règles quand il conversait, mais, quand il s'agissait de rapporter un discours, un sermon, il n'avait pas son pareil, à dix lieues à la ronde et il s'exprimait avec toute la netteté et la correction de langage de ceux qu'il avait entendus.

Garouville n'ayant pas de pasteur résidant et ses habitants ne pouvant aller souvent à la messe, au village voisin, vû leur éloignement, le petit Sornet s'installait dans la *barouche* du facteur rural, le samedi soir, et revenait le dimanche, à la brune, sur le même véhicule, après avoir entendu le sermon du curé qu'il s'empressait de répéter aussitôt textuellement, à toute la population rassemblée dans l'une des maisons de la localité.

Les personnes qui avaient entendu le curé, le matin, et le petit Sornet, le soir, ne se faisaient aucun scrupule d'avouer que le sermon était identiquement le même et qu'il n'y avait de différence que dans la personne du prédicateur.

Donc, il n'y avait pas à en douter, le bon docteur avait vu un personnage extraordinaire,

Était-ce le diable, ou bien un loup-garou doté d'une queue démesurée ? Les opinions étaient partagées, néanmoins, après mûre délibération, le loup-garou obtint finalement tous les suffrages, attendu que—style de notaire—le diable n'avait rien à gagner à exhiber ainsi gratuitement sa personne et que d'un autre côté, toute la famille Sanfaçon en revenant un soir, de la noce, avait rencontré près du pin fourchu, Coquin, un luron qui avait été contraint de quitter le village, plusieurs années auparavant, à propos d'une peccadille quelconque.

L'obscurité avait été trop profonde, cette nuit-là, pour pouvoir distinguer la fameuse queue. Elle devait exister quand même, puisqu'on avait cru entendre un frôlement inaccoutumé dans les longues herbes bordant la route.

Coquin courait le loup-garou, cela sautait aux yeux, et il était du devoir de tout bon chrétien, de le *délivrer* à tout prix. On était unanime là-dessus. Restait le choix des armes. Personne n'en avait, pourtant il en fallait coûte que coûte ! L'inspiration vint heureusement aux braves habitants de Garouville, sous la forme d'une vieille épée rouillée, suspendue à la muraille, relique des temps héroïques où Païeul du père Crédule s'était illustré en maintes occasions.

—Voilà Durandal, s'écria le petit Sornet, qui se rappelait une citation historique du curé voisin, et s'il faillit à l'honneur, nous saurons bien improviser des armes !

—Oui, oui, répétèrent les autres, faisant chorus, nous improviserons des armes !

Ceci était bel et bien, mais il fallait compter avec l'imprévu. Aussi, avant de marcher au combat, chacun se munit-il d'un arme quelconque celui-ci avait fixé une hache au bout d'une longue branche d'érable ; celui-là avait attaché un grappin au bout d'une corde, puis, sous la conduite du père Crédule, brandissant son épée légendaire, on était parti en colonne, dans la direction du pin fourchu, sur le refrain :

Malbrough s'en va-t-en guerre,  
Mironton, mironton, mirontaine,  
Malbrough s'en va-t-en guerre,  
Ne sait quand reviendra.

Le refrain roula rondement pendant quelque temps, mais plus on se rapprochait du champ de bataille, plus les voix modifiaient leur diapason.

On était encore loin du pin fourchu que plusieurs commençaient à rengainer leurs bravades et regrettaient amèrement de s'être embarqués dans cette galère. Ils continuèrent à avancer néanmoins, faisant bonne contenance, malgré leurs angoisses intérieures, mais à un détour du chemin, pan ! leurs résolutions belliqueuses se dissipèrent comme une fumée et ils détalèrent avec une vitesse de cinq lieues à l'heure, laissant le re Crédule, le petit Sornet et trois autres tout ébahis de se trouver sans arrière-garde. Cette découverte faillit les mettre eux-mêmes en déroute et ils se préparaient déjà à faire queue aux déserteurs, quand le respect humain vint heureusement à leur rescousse. Que dirait-on le lendemain, dans le village, s'ils revenaient sans avoir touché leur loup-garou ?

Ils poursuivirent donc leur route, fort peu rassurés sur l'issue de leur campagne nocturne et atteignirent sans nouvelle alerte le pin fourchu.

Crédule, le doyen de la bande, en capitaine émérite, embrassa d'un coup d'œil les avantages et les désavantages du terrain puis assigna à chacun son poste et ses fonctions.

Il plaça le petit Sornet à droite de l'ouverture du pin et lui recommanda de tenir son grappin prêt à toute éventualité. A José échut le poste à gauche de l'arbre avec mission de happer le loup-garou au passage avec sa corde à nœud coulant, tandis que ses deux autres compagnons se tiendraient par derrière, pour lui prêter main forte, puis, au signal convenu, les nouveaux engins de guerre de nos Archimède en herbe, se mettraient en mouvement et Coquin, au sortir de l'arbre, serait maîtrisé par le nœud coulant, le grappin empêcherait sa queue de frétiller et le père Crédule avec son épée, opérerait la...délivrance !

Comme on le voit, son plan était savamment combiné.

Ainsi posté on attendit une longue heure.

Le vent qui gémissait dans les sombres rameaux, venait seul, par intervalle, rompre la monotonie de l'attente.

Nos braves en embuscade commençaient à s'ennuyer.

Enfin Crédule crut entendre un léger bruit dans la cavité de l'arbre.

—Attention, mes amis, dit-il tout bas, la danse va commencer !

A peine avait-il proféré ces paroles que son attention fut attirée par un bruit insolite qui se produisait sur le sommet de la colline à Grand-pré.

On aurait dit la chute d'un corps ; cette chute fut suivie d'un craquement de broussailles, puis, un rayon de lune perçant soudain l'obscurité découvrit aux sentinelles affolées une masse grise descendant la pente de la colline, dans leur direction, avec une vitesse vertigineuse.

Déjà remplis d'effroi par l'alerte prématurée de Crédule, cette apparition mit le comble à leur terreur. On avait bien prévu le cas où le loup-garou sortirait de l'arbre, mais non celui où il bondirait vers eux comme un lion déchaîné.

La situation était intolérable, et sans plus s'occuper de leur honneur en jeu : corde, grappin, branche d'érable allèrent tomber pêle-mêle dans la neige et sauve qui peut ! le père Crédule avec les autres.

La boule grise allait un train d'enfer et le père Crédule, qui n'avait plus ses jambes de quinze ans, reçut bientôt un vigoureux croc-en-jambe et alla s'étendre tout de son long dans la neige. Il y serait encore sans la peur qui le releva plus vite qu'il n'était tombé. Il prit de nouveau sa course, oubliant de lancer un cartel à celui qui avait surpris en traître un vétéran de 1812 et arriva à son logis jurant, mais un peu tard, qu'il n'irait plus de ses vieux jours délivrer des loups-garous.

Il y eût bien des insomnies cette nuit-là à Garouville et nos preux étaient loin d'y être étrangers. Moins maltraités, la plupart que le père Crédule, ils n'en dormirent pas mieux et l'aurore soulevait déjà son rideau rose qu'ils croyaient encore apercevoir, à leurs fenêtres la silhouette d'un petit homme noir, les menaçant avec un rictus sinistre de sa queue fabuleuse.

Malgré leur débandade, le grand jour retrouva nos héros de la veille sur le terrain de leurs exploits. Ils venaient recouvrer les objets perdus. On a beau avoir peur, l'intérêt ne s'avoue jamais vaincu.

Sornet trouva son grappin, le grand José son *lazzo*, et le père Crédule, qu'on n'espérait plus revoir en ce bas monde, ne trouva rien.

Le diable avait-il trouvé Durandal de son goût ?



Il fallait bien y croire, après les vaines perquisitions faites çà et là dans la neige.

On allait renoncer à la partie.

—Oh ! le beau couteau ! dit tout-à-coup une voix enfantine non loin d'eux.

Chacun se retourna pour voir un bambin en extase devant une boule de neige colossale. Ils avaient été suivis à leur insu.

—Mon épée ! dit le père Crédule, en apercevant la pointe du prétendu couteau.

On s'approche de la boule, on palpe, on enlève la neige tout autour de la pointe acérée, plus de doute, c'était bien Durandal et elle avait même transpercé la boule de neige de part en part.

Comment était-elle là ?

On ne devina rien d'abord tant la trouvaille avait été inattendue mais le premier moment de surprise passé, le petit Sornet pouffa de rire et s'écria.

—Bravo ! le père Crédule n'a pas manqué son loup-garou.

Malgré la déconvenue de tous, un éclat de rire universel accueillit cette piquante sortie.

L'aventure en serait restée là, tant ceux qui y avaient pris part désiraient qu'elle demeurât cachée. On comptait sans l'enfance qui est terrible et ne connaît point de secrets, aussi le soir, grâce au bambin au couteau, l'histoire de la mystification était-elle répandue par tout le village et on ne parlait que des chevaliers sans peur et sans reproche qui délivraient leurs loups-garous en perforant des boules de neige !

La présence de la boule, en ces parages, s'expliquait assez facilement.

Il y avait eu un léger dégel, la veille, et la neige étant devenue malléable, les gamins de Garouville en avaient profité pour ériger au sommet de la colline dominant le pin fourchu, un énorme bonhomme de neige avec une bedaine à rendre jaloux tout avocat bien posé.

A l'heure où Crédule et ses compagnons faisaient le quart auprès de leur arbre, un coup de vent ayant ébranlé le chef-d'œuvre des bambins, le nouveau colosse avait pivoté sur ses bases, puis, rencontrant la pente de la colline, il avait roulé avec une vitesse inouïe dans leur direction et sans prendre la peine de constater l'identité du volumineux personnage—ce ne pouvait être que le diable en costume de nuit—ils avaient décampé sans se faire prier, pas assez vite, cependant, pour empêcher la boule de frapper le père Crédule en passant et de la gratifier d'un billet de parterre en échange de l'épée de son aïeul, dont il n'avait pas encore osé se séparer.

Il paraît que depuis cette aventure héroï-comique, on ne croit plus aux loups-garous à Garouville.

C'est bien le moins.

Quant au Dr Malin il rit encore de l'issue drôlatique de sa campagne contre la superstition populaire.

Si les crédules s'assuraient toujours de la taille et du physique des loups-garous et de fantômes qu'ils évoquent sans cesse dans leurs récits au coin du feu, ils verraient à l'instant, que l'objet de leurs insomnies répétées, n'est après tout qu'une boule de neige en promenade ou un équivalent *ejusdem farinae*.

CHS. M. DUCHARME.

## LEGISLATION EQUITABLE ET LES MISSIONNAIRES.

---

Les lois naturelles sont considérées comme le fondement des lois arbitraires et les sources de la justice. On les retrouve partout, plus ou moins modifiées, suivant les besoins des sociétés, car c'est dans le fond même de notre nature que sont gravés les premiers principes de morale et d'équité.

Ces lois immuables, que la raison enseigne à tous les hommes, furent donc les premières observées au Nord-Ouest. La nature vierge des prairies semblait d'ailleurs se complaire à des lois qui n'étaient pas flétries par les passions ou le caprice.

Mais le droit primitif de nos sauvages, ne reposait pas tout entier sur l'équité et la raison. La définition d'Ulpien : *Ars æqui et boni*, n'aurait guère pu s'appliquer à leurs traditions légales. Les coutumes des ancêtres, les changements de territoire et l'autorité des chefs, tempérée par le conseil des guerriers ou des jongleurs, altérèrent souvent les enseignements de la conscience.

Le mépris de la femme, considérée comme être inférieur, les tortures infligées aux prisonniers de guerre et le vol de chevaux proné comme un exploit glorieux, sont autant de preuves qui attestent que leurs coutumes légalisées de temps immémorial, ne reposaient pas toujours sur le for intérieur. L'esprit des notions rudimentaires de ce qui est juste et raisonnable, vivait encore chez les aborigènes, lorsque les premiers missionnaires les visitèrent, mais il était obscurci et presque éteint par les mauvaises passions.

La superstition la plus grossière, avait aveuglé les intelligences, à tel point que leur raison sentait à peine les vérités contenues dans les règles les plus élémentaires du droit naturel.

Quelle immense tâche pour les missionnaires que de réveiller ces intelligences endormies et de régénérer les tribus nomades, chez lesquelles des habitudes criminelles, suivies depuis des siècles, avaient tant de puissance.

Comment reprimer ces caractères, qui ne reconnaissaient d'autres freins que leurs caprices, et régler leur vie, suivant les lois de la justice ?

Heureusement que leur cœur n'était pas énervé par les jouissances. Ils avaient conservé la fraîche virilité que l'on rencontre d'ordinaire chez les barbares.

On sentait que les volontés n'étaient pas émoussées par les vices.

Le berceau des peuples, d'ailleurs, présente toujours un caractère austère et un fonds de dispositions généreuses, qui ne demandent qu'à être dirigées vers le bien.

Il faut se défier de ceux qui composent des ouvrages ethnographiques sur les aborigènes de l'Ouest, pour faire triompher une idée, ou encenser une compagnie de traiteurs. Pour bien saisir leur condition morale et intellectuelle, il faut lire, les mémoires écrits par les pionniers du Nord-Ouest, qui pour la plupart étaient missionnaires catholiques. Ce sont dans ces écrits que les nations sauvages se montrent à nos yeux telles qu'elles étaient à cette époque, avec leurs vices et leurs vertus, leurs joies et leurs douleurs et jusqu'aux secrets épanchements de leur âme.

Dès l'arrivée des Pères Jésuites, on vit briller l'aurore d'une civilisation nouvelle, basée sur le christianisme. Ces zèlés missionnaires, leur apprirent le respect de la dignité individuelle, mirent obstacle à la vente des liqueurs et aux tortures des captifs, protégèrent les faibles et relevèrent le rôle de la femme au sein de sa famille.

Partout, ils adoucirent les rigueurs des châtimens, la souffrance des malades et exprimèrent le vœu de la justice contre la violence des puissans.

Annoncer aux hommes la vérité et la justice et les appeler à Dieu, telle est la tâche générale du clergé, mais les circonstances peuvent en assigner quelqu'autre particulière et c'est ce qui arriva au Nord-Ouest.

Les missionnaires devinrent les arbitres entre les petites nations dont les forces se balançaient et intervinrent souvent pour rétablir la concorde entre les blancs et les sauvages, en recommandant la charité et la justice. Leur influence quasi législative ne fut point l'effet d'une usurpation, mais en vertu de cette loi sociale, qui attribue le pouvoir à ceux qui en sont dignes et qui l'exercent de fait.

L'homme supérieur, a dit un écrivain, ne s'élève pas en abaissant ceux qui l'entourent, mais en les amenant à la hauteur de ses vues larges et généreuses.

Tels furent les premiers apôtres de la foi.

Ils relevèrent le niveau moral des aborigènes et parcoururent l'Ouest en proclamant les dogmes de la foi, le code de l'équité et les sentimens généreux qu'enfante la charité.

Les postes de traite devinrent des centres où s'exerça leur zèle. Dans plusieurs cas, les missions déterminèrent la localisation des comptoirs de traite.

Il était tout naturel pour les missionnaires et les traiteurs de profiter de la réunion d'un grand nombre de loges, pour les fins religieuses pour les uns et commerciales pour les autres. Un écrivain Anglais,

mal renseigné, d'autres diraient préjugé, a voulu prétendre que les Pères Jésuites s'occupaient autant des peaux de castor que du salut des âmes.

Il est regrettable qu'un homme aussi éclairé et aussi éminent sous tous les rapports, que feu l'Hon. W. H. Draper, ait cru devoir répéter, semblable accusation, devant un comité du Parlement Impérial.

Ou sont les témoignages que l'on peut produire, à l'appui d'une telle calomnie ?

Nous savons que les missionnaires encouragèrent les sauvages à faire des échanges et de traiter avec les blancs, mais nous savons également qu'ils ne se livrèrent point à ce négoce. Il est vrai que les tribus leur firent quelquefois, des présents de fourrures, en reconnaissance des services signalés qu'ils ne cessaient de leur rendre. Mais il est vrai également que le produit de ces fourrures était employé au soutien des missions.

Il y a loin de là, à faire la traite.

Ils se proposaient un but plus noble que celui de réaliser des profits pécuniaires. Leur profit à eux était pour le royaume des cieux.

Les esprits superficiels se basant sur le fait, que la plupart des ordonnances concernant la traite furent promulguées et modifiées, à la demande des Pères Jésuites. Donc, se hatent-ils de conclure, ils étaient intéressés dans ce commerce.

Oui, en effet, ils étaient intéressés, mais pas dans le sens qu'on veut bien l'entendre.

Ils étaient intéressés à régler la traite, pour faire disparaître les abus, empêcher le trafic des liqueurs, les extorsions et les fraudes qui excitaient les sauvages, arrêter les désordres entre les traiteurs rivaux, et à restreindre l'octroi des licences, à des personnes de bonnes mœurs.

Le gouvernement Français comptait sur leur amour de la justice, et leur dévouement patriotique, pour avertir les autorités, des désordres commis dans ces contrées lointaines et signaler les modifications, à apporter aux lois, qui leur paraissaient nécessaires.

Encore une fois, il est vrai qu'ils contribuèrent pour une large part, à la préparation de plusieurs ordonnances, mais jamais dans le but de servir des intérêts sordides.

Les sauvages qui d'ordinaire ne se trompent pas, dans leurs sympathies, se tournèrent vers ces hommes bienfaisants et acceptèrent leurs enseignements.

Ils s'instruisirent de leurs droits, en accomplissant leurs devoirs, et la loi morale, malgré de nombreuses violations, devint la base du droit public, dans le Nord-Ouest. Telle fut la raison intime de l'influence législative que les missionnaires exercèrent au N.-O.

Œuvre immense de la parole, qui triomphe de la force brutale et de l'ignorance.

Il y a quelque chose de touchant, dans cette idée d'un prêtre désarmé, qui étranger aux intérêts matériels, prononce sur les querelles soulevées entre les nations et les traiteurs, et qui, dans un pays gouverné par la force et les coutumes, bonnes ou mauvaises, parle de devoir et d'équité à ceux qui ne connaissent trop souvent que le caprice et la force.

Simple comme ses habitants, faites pour des gens vivant une partie de l'année, en camp, les lois de convention fondées sur les besoins et les usages du pays, étaient plus facilement adoptées que les lois écrites.

On eut le bon esprit de ne point faire de règlements arbitraires qui seraient restés incompris et dont l'exécution eut été impossible.

Dans les sociétés bien organisées, chacun est lié par des conventions, qu'il n'a pas stipulées et que parfois il ne connaît même pas.

Dans le Nord-Ouest d'autrefois, le principe de l'autorité résidait dans les conventions adoptées de tous.

La législation de cette époque, si toutefois on peut se servir de cette expression, se trouvait en harmonie avec les races qui l'habitaient. Le sauvage, cependant, s'habitua peu à peu, à se plier à des lois plus positives et plus rigoureuses.

En 1821, Sir George Simpson, premier Gouverneur en chef, du Nord-Ouest, fit des efforts pour concentrer l'autorité au fort Garry et donner plus de vigueur aux arrêts du Conseil des bourgeois de la Cie de la Baie d'Hudson. Sa tentative ne fut pas tout-à-fait infructueuse, mais ses succès furent bien loin de dépasser ses espérances. Ce ne fut à proprement parler, que lors de l'organisation du Conseil d'Assiniboia, que les lois arbitraires furent accueillies avec la même faveur que dans les autres pays.

La transition se fit sans secousse. Il avait fallu plus d'un siècle pour préparer cet événement,—tant il est vrai que le droit d'une nation, ne se forme pas tout d'un coup ; expression et résultat de sa civilisation, il se développe et se modifie avec elle.

St. Boniface, 13 octobre 1887.

L. A. PRUD'HOMME.

# LE VERRE EN MAIN.

---

## X.—(Suite.)

— Là, si je le connais ! Mais je ne connais que ça. On ne connaît que ça à Reims. Personne ne connaît que ça. Il me demande si je connais la rue Favart d'Herbigny ! Pardonnez-lui, seigneur, pardonnez-lui !

— Eh bien, puisque vous la connaissez, soyez assez bon pour me l'indiquer.

— Voilà. Enfilez la rue Cérès. Vous savez bien, une grille ? Au bout, la première à droite, passé la grille. Voulez-vous boire un coup avant ? Le vin de Reims est le meilleur des anticholériques.

— Merci. Vous en avez assez comme ça et moi je suis fatigué.

La grille était là-bas, tout au bout, tout au bout. Vingt minutes de chemin au moins en allant vite. Les sacs semblent bien lourds quand on n'y est plus habitué. Mais la ville de Reims n'est pas seulement une belle ville ; c'est encore une bonne ville.

Arrive donc une voiture, une charette pour mieux dire, chargée de planches, trainée par deux gros chevaux et conduite par un homme en blouse bleue.

— Ohé ! militaire, vous allez au faubourg Cérès ?

— Oui.

— Montez donc.

— Pas de refus.

Et alors, côte à côte, de commencer la causerie :

— Grande étape, aujourd'hui ?

— Camp de Châlons à Reims.

— Connu. Je l'ai faite deux ou trois fois. On nous annonce vingt-six kilomètres de Reims à l'entrée du camp. Si l'on recevait des coups de bâton dans le dos pour tout le chemin en plus ! On en a encore deux ou trois à trotter en ville, et une bonne demi-douzaine au moins avant de sortir du camp.

— C'est bien cela, vous avez servi.

— Je crois bien. Sept ans, jour pour jour, y compris la campagne et la bataille de Sedan, d'où je me suis évadé en Belgique, Un brave

homme d'Epiez, qui se trouvait par là m'a conduit par la Belgique à Montmédy qui avait déjà été bombardé une fois. Repris encore à Montmédy. Je me sauve toujours et j'entre à Longwy. Quatre jours avant l'armistice, Longwy capitule. S'ils avaient tenu seulement quatre jours de plus. Enfin, n'importe. Je n'ai pas été en Prusse. Cette fois-là, ils ne m'ont pas eu. J'étais habillé en civil avant la capitulation et le même soir, je couchais dans une auberge d'Halanzi en Belgique.

Vous êtes de quelle classe ?

— 1872.

— Réserviste alors ?

— Oui.

— C'est la deuxième fois que vous faites vos vingt-huit jours.

— Oui.

— L'actif est avec vous ?

— Non, nous les rejoignons à Saint-Quentin. Ils viennent de Rocroi.

— C'est votre première étape :

— Oui.

— C'est cela. On voit bien que vous êtes tous fatigués aujourd'hui. Avant Saint-Quentin, vous vous arrêtez demain à Corbeny, après-demain à Laon, puis à la Fère. Vous aurez alors six étapes dans les jambes. Vous y serez refaits et vous verrez que vous ne serez pas embarrassés pour laisser l'actif en route.

— Vous croyez ? Pourtant on ne brillait guère aujourd'hui. Nous venons presque tous de Paris ; nous avons des cordonniers et des horlogers qui sont toujours assis. Nous arrivons dans un bataillon qui est allé à pied de Dellys à Alger et de Marseille à Rocroi. La différence est grande.

— Cela ne fait rien. Fiez-vous en moi, ça me connaît. Vous autres, vous êtes des hommes faits. Vous venez d'être bien nourris. Je vous dis que vous les laisserez en route.

— Et serons-nous bien reçus en route ?

— Vous n'êtes jamais venu à Reims ?

J'y étais venu cent et cent fois ; mais jamais en réserviste et dame ! bien que je connaisse de longue date les patriotiques et hospitalières populations de l'Est, tout le monde sait bien que c'est une fière corvée, pendant que vous dînez tranquillement de voir arriver deux individus inattendus, avec un fourniment impossible et tout crottés, qui entrent comme chez eux avec un billet de logement à la main. Ajoutez qu'en vertu du dit billet, à Reims, les soldats ne doivent être renvoyés à la mairie sous aucun prétexte.

Mon compagnon sourit :

— N'ayez pas peur, n'ayez pas peur. Les Rémois ont assez nourri



les Prussiens par force pour nourrir aujourd'hui les Français de bonne volonté. N'ayez pas peur.

— Ma foi, tant mieux. C'est déjà ce que nous disait notre lieutenant, M. Maudhuy, qui est justement de Reims.

— Comment ! de Reims, officier. Mais il n'est pas soldat.

— Pardon. C'est un vingt-huit jours comme nous.

— Vraiment ! je n'en savais rien.

— Parfaitement. Il nous a fait couper au court pour arriver à la mairie. Il nous a montré les forts de la ville. Il nous a fait détourner d'un quart d'heure pour que nous puissions passer la grand'halte dans les auberges de Sillery, tandis que les autres se sont morfondus en plaine, sur la grand'route, pendant que les officiers allaient déjeuner au village, grâce à la voiture de la cantinière.

— Vous étiez d'avant-garde ?

— Oui.

— Ah : ah ! Vous avez fait les corvées en attendant le bataillon. Vous êtes allé chercher le pain.

— Oui.

— C'est amusant, n'est-ce pas ?

— Ne parlez pas. Imaginez vous que nous avons des hommes malades. Autant de pain en plus à porter.

— Sans indiscretion, vous n'êtes pas d'un métier où l'on soit habitué à porter des sacs sur l'épaule ?

— Eh non ! Si peu, si peu, que je n'en suis jamais venu à bout. J'ai pris mon sac derrière le cou comme une cravate, et il était si bien fermé que tout d'un coup, patatrac ! la ficelle casse et voilà les trois-quarts des pains sur le pavé. Enfin, on est arrivé tout de même à la mairie.

— Parbleu, on arrive toujours !

Ce disant, nous avons passé la fameuse grille :

— Tenez, voilà votre rue des Dimanches.

— Au revoir. Merci.

— Pas de quoi.

Au coin de la rue des Dimanches, la boutique d'un marchand de vins, éternellement et joyeusement ouverte, invite les passants. Mon voiturier trop pressé n'y voulut point entrer. En revanche, des figures de connaissances, émergeaient aux fenêtres :

— Eh ! par ici, par ici.

C'étaient des camarades qui logeaient dans le même quartier, plusieurs dans la même rue et qui avaient eu moins de mal à la trouver. Tous avaient déjà visité leur domicile et presque tous étaient enchantés de la réception. Parmi ceux qui ne l'étaient pas, on pouvait en compter un bon tiers appartenant à cette catégorie d'individus qui ne sont jamais contents.

Le marchand de vins demanda :

— Vous êtes logé aussi, rue Favart d'Herbigny.

— Oui, numéro 13, chez M. Aquatias, épicier et cabaretier.

— Vous tombez mal. Il est mort, voilà huit jours. La maison est triste. Ce sont de bonnes personnes. Les meilleurs s'en vont toujours les premiers ; ce sont les mauvais qui restent.

Alors sa femme répliqua :

— Comme ça, toi tu es bien sûr de ne jamais mourir.

Sur quoi, il l'embrassa en répondant :

— Tu as raison, va. Nous vivrons tous les deux jusqu'à la fin des temps et nous enterrerons toute la ville de Reims.

Nous nous mîmes à rire, et un frère d'armes, le fusilier Lejemble, de la place du Panthéon, m'accompagna à mon domicile :

— Bonjour, madame.

— Bonjour, messieurs.

— Madame Aquatias ?

— C'est moi.

Un billet de logement.

— C'est bien, mes enfants. Entrez. Débarrassez-vous.

Et l'on but encore un verre de vin ; mais quand il s'agit de payer, ce fut une autre histoire :

— Des soldats ! Vous plaisantez. Voulez-vous bien finir ?

Nous n'insistâmes pas beaucoup, n'étant pas fort riches. Du reste, c'eût été peine perdue, car ce que les femmes ont dans la tête y est bien, et en outre, de même que lorsqu'elles sont aussi mauvaises que tout ce qu'il y a de plus mauvais dans la nature lorsqu'elles se mettent à être mauvaises, de même aussi, lorsqu'elles se mettent à être bonnes, ce qui est beaucoup plus fréquent que les hommes ne veulent l'avouer, alors c'est tout ce qu'il y a de meilleur.

J'expliquai alors que le billet portait deux noms, mais que mon camarade de lit étant malade était allé s'installer à l'hôtel et qu'il ne viendrait pas.

— Il a bien tort. S'il avait assez d'argent pour aller à l'hôtel, il en aurait eu assez pour prendre une voiture et venir jusqu'ici où l'on aurait eu davantage soin de lui. Enfin, puisque vous êtes tout seul, vous serez mieux couché. Le lit est bon. Avez-vous déjà besoin de vous reposer ?

Quelle différence avec les baraques du camp où l'on commençait à peine à dormir que le fourrier — un mal appris ! — arrivait, sortant de la cantine, nous réveiller et nous trimballer de chambre en chambre sous prétexte de faire le rang de taille !

Je remerciai. J'avais des visites à faire à Reims.

— Eh bien, nous dinons à six heures. Si vous êtes un peu en retard, on vous attendra.

Ah ! vieille cordialité française, que tu m'as fait de bien dans la ville de la Sainte-Ampoule, malgré celles qui m'abîmaient les talons et de quel bon cœur, en toute occasion, j'ai joint une voix chaleureuse au concert des camarades célébrant l'hospitalité des bons habitants du faubourg Cérés.

La soirée que j'ai passée dans cette maison, dont le nom espagnol m'en avait d'abord un peu imposé, ne s'effacera ppint de mon souvenir. L'ombre du mari et du père détunt jetait sur la figure de la mère et de la petite fille une tristesse que l'on oubliait pour ne point assombrir le passager. Je vois encore la table ronde placée au coin de la fenêtre, la maîtresse de la maison encourageant amicalement son convive, à sa droite la petite fille racontant avec naïveté les souvenirs du père, à sa gauche une invitée d'une dizaine d'années, la fille d'une voisine, Messine émigrée qui disait :

— Ah ! monsieur, comme on sera content chez nous, quand les pantalons rouges rentreront à Metz.

A quoi bon s'en défendre ? Plus tard dans les marches, dans les cantonnements, et aujourd'hui encore dans l'isolement mortel du grand Paris, cela m'est souventes fois revenu à la pensée, et cette scène de famille, surgissant tout à coup, au milieu de la vie rigoureuse et monotone du régiment comme une oasis en plein désert, m'a mouillé un peu les yeux sans que j'y aie songé.

Comme dans la soirée j'étais sorti, je remarquai les deux enfants qui souriaient d'un air malin, comme si elles avaient fait une bonne farce. Ensuite, elles examinèrent mon fusil, mon fourniment, manège qui m'intrigua un peu, car d'ordinaire le maniement du fusil Gras intéresse peu les petites filles. Elles en vinrent ensuite au bidon :

— Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un bidon.

— A quoi ça sert-il ?

— A emporter à boire en route.

— Vous avez quelque chose dedans ?

— Oui, de l'eau.

— Comment cela se verse-t-il ?

Je versai, naïvement, confiant dans cette ignorance que le sexe féminin, même en bas âge, sait si bien affecter quand il lui sied. Miracle de Cana ! J'avais mis de l'eau dans mon bidon. Ce fut du vin qui en coula.

— Mais, je me suis trompé de bidon. Ce n'est pas le mien. L'autre va croire que j'ai voulu lui voler son vin.

Je regardai en dessous. Le matricule qui s'étalait en lettres noires

sur le linge blanc sur le drap bleu, c'était bien le mien, et les petites riaient.

Alors, je compris. Elles avaient fait les innocentes après avoir rempli mon bidon de vin en mon absence, et elles étaient toutes contentes et moi aussi. Je crois que des garçons n'auraient pas sù agir avec autant de délicatesse.

A peine si j'ai dormi de contentement cette nuit-là, bien que le lit fut exquis. Mon hôtesse était sur pied quand les clairons logés dans le quartier sonnèrent le départ. L'estomac lesté d'un grand verre de cognac, le bidon garni, des poires dans ma cartouchière, il aurait fallu être difficile pour ne pas prendre gaiement la route de Corbeny, et en chemin, j'ai souhaité de plein cœur à madame Aquatias de prospérer dans ses affaires, et aux deux enfants de bons maris quand elles seront grandes.

## XI.

## VAOUILMEPLAIT.

La Providence semblait avoir ordonné les choses en faisant de ces êtres-là deux camarades de lit. Pierre Schwartzwald était de Bubenhauon, canton et arrondissement de Deux-Ponts ; département du Mont-Tonnerre. Une bonne pâte d'homme, caractère mou comme cire et emporté comme soupe au lait, crinière blond-filasse, grosses lèvres, taille de cuirassier égaré dans un régiment de fantassins. Il n'était jamais sorti de son trou avant d'avoir rejoint son régiment à Sarrelouis.

L'autre—j'ose à peine dire son nom tant il est invraisemblable et ressemble à un sobriquet—s'appelait Vaouilmeplait, en un seul mot, mais orthographié à merveille. On n'invente pas des noms pareils. Vous le trouverez encore dans les registres de plusieurs communes des Vosges, dans les cantons de Bulgnéville et de la Marche. C'est de là que notre homme était originaire, fils d'un appariteur de village, et tambour lui-même dans son régiment. Il y a des facultés héréditaires. Seulement, il était parti fort jeune pour Paris, où son caractère et son physique s'étaient transformés. Petit, noir, joues creuses, caustique gouailleur, c'était un type de faubourien endurci que démentait seul dans quelques mots un imperceptible accent gardé du pays natal.

Aussi *Imeplé*, pour le désigner par l'abréviation habituelle de ses frères d'armes, en faisait-il voir de toutes les couleurs à ce pauvre Schwartzwald. Des *fumisteries* à n'en plus finir.

Des lazzi qui mettaient toute la chambrée en humeur. Des histoires abracadabrantes ou Pierre était éternellement le dindon de la farce. Il

était trop lourd pour répondre, et Imeplé se faisait du bon sang aux dépens de la malheureuse *tête carrée*.

Ce n'était pas tout à fait juste d'appeler ainsi les gens de Deux-Ponts. Lors de la Révolution, ils avaient reçu à bras ouverts les Républicains français. Le porte-drapeau du régiment qui s'appelait Ney, comme le maréchal était bipontin. Il y avait dans l'armée un général Wimpffen, qui s'était distingué à Trionville. Son frère, l'aîné de dix-huit enfants, s'était aussi engagé en France et y était devenu colonel. Depuis, les Savoye et les Saint-Aubin ont tenu dans notre littérature un rang respectable.

Mais Imeplé aimait à rire, et quand il tombait sur une tête de Turc, il se souciait peu de la justice. Aussi Pierre lui en voulait-il à mort, et un beau jour sa rage éclata.

Il lut décidé qu'on irait sur le terrain. Pierre demanda un duel à mort. Imeplé accepta en riant. Le colonel ne fut pas prévenu. On sauta la nuit les murs de la caserne ; on descendit dans les fossés des fortifications et l'on s'aligna au sabre, au clair de la lune, qui blanchissait la muraille reflétant les six ombres.

Un vrai combat ; pas un duel officiel avec l'assentiment des supérieurs et la surveillance du maître d'armes. Une bataille d'un singe contre un ours où l'un des deux devait laisser sa peau. Quatre témoins qui en avaient vu bien d'autres, des durs-à-cuire qui ne se seraient pas dérangés pour rien.

Pierre qui était furieux frappait d'estoc et de taille des coups de géant à tuer un buffle et qui s'abattait régulièrement dans le vide. Aussi, malgré le froid de la nuit, suait-il à grosses gouttes. Imeplé pliait, se détournait, sautait, dansait, le laissait se fatiguer, et en fin de compte le désarma trois fois de suite.

A la troisième, les témoins mirent fin au combat en déclarant que la série était suffisante et qu'ils n'entendaient pas geler toute la nuit. On rentra au quartier par le même chemin, et Pierre en voulut de plus en plus à Imeplé qui, dans le fonds, ne lui en voulait pas du tout.

Les Prussiens vinrent mettre le siège devant Sarrelouis. Ils appelaient cette ville un nid de brigands comme les Anglais appelaient l'île de France un nid de Pirates. Les Sarrelouisiens leur en avaient fait voir sur terre d'aussi grises aux uns que les créoles sur mer aux autres. Il n'y avait pas beaucoup de garnison ; mais la garde nationale s'en mêla. La ville était peuplée de vieux retraités.

Imeplé, se promenant en ville un jour, aperçut le caporal Tanner, qui semblait être aux cent coups et il s'approcha :

—Quoi de neuf ?

—Une chose terrible, mon cher, l'officier de ronde va passer. J'ai

dans le poste un homme ivre-mort. En présence de l'ennemi, tu vois ça. Il va se faire fusiller ! Et moi, je suis sûr d'étrener aussi.

—Qui ce particulier-là ?

—Un allemand de ta compagnie. Un nommé Schwartzwald.

—Connu ! connu ! Le pauvre " Landsmann " a bu un coup de schnick de trop, pour oublier les misères que je lui fais de temps en temps. " Mea culpa ! " Nous allons le porter dans une chambre chez le marchand de vins d'en face. Il cuvera à son aise. Je prendrai son fournement à sa place.

Ainsi fait. L'officier trouva le poste en règle et le soir, Pierre revint à la caserne sans savoir ce qui s'était passé.

De ce jour, sa haine pour Imeplé se métamorphosa en une violente amitié. Il cherchait sans cesse à lui rendre service ; mais l'autre était un troupiér à " hauteur " qui n'avait guère besoin des bons offices des camarades. Il plaisantait toujours son ancienne victime ; mais c'étaient autant de coups d'épée dans l'eau ; car celui-ci ne s'en fachant plus, il dut renoncer à le prendre pour plastron.

Après 1814, Deux-Ponts revint aux Allemands. Schwartzwald fut incorporé dans l'armée bavaroise. Vaouilmeplait quitta le service. Il avait auparavant tiré " des plans " sur la fille du maire de Beaumarais près de Sarrelouis. Il y a ainsi par là des endroits dont les noms sont tout Français, Picard, Malmédy, et ainsi de suite et qui nous ont été pris longtemps avant 1871. Le père Becker voulait un soldat pour gendre, ayant servi lui même à Valmy, Joséphine Becker était une vraie Lorraine de langue allemande, en ciment romain, des taches de rousseur, une bonne figure rouge en pomme d'api ; des cheveux couleur de moisson. Un peu petite ; mais comme disait Imeplé, mieux vaut une maison à deux balcons solides qu'une grande baraque de six étages. On fit la noce. Grâce à la protection du beau-père, Imeplé devint tambour de la commune. Il ajouta à ces fonctions administratives le métier fort lucratif de la contrebande.

Les douaniers des deux pays étaient d'anciens soldats de l'armée française qui fermaient l'œil sur ses voyages.

Il avait ramassé quelques bribes de patois bas-allemand, et son entrain égayait toute la contrée. Ses succès à la guinguette, où il levait le coude comme pas un, en racontant sa fantasmagorique histoire, ne l'empêchaient pas de vaquer avec énergie à ses devoirs conjugaux. Le petit Vaouilmeplait reçut au baptême le prénom de Michel, en l'honneur du pauvre maréchal Ney, qui fut fusillé un peu plus tard.

Cet événement fut suivi peu à peu d'un autre non moins important dans un autre genre, Napoléon revint de l'île d'Elbe. Les étrangers envahirent la France. Il y a dans notre histoire une fatalité qui veut que l'empire amène régulièrement l'invasion.

Tous les souverains étrangers arrivèrent chez nous avec des généraux et des soldats qui, étant Français l'année d'avant, avaient appris la guerre dans nos rangs

Imeplé mit son tambour au ventre et son fusil au dos, et s'en alla en blouse bleue battre le rappel dans les villages d'alentour. Les troupiers licenciés se réunirent autour de lui avec des fusils de chasse.

Le mouvement fut général sur cette frontière-là, habituée à mépriser l'étranger qu'elle avait toujours vaincu, et impatiente de son joug. Plus d'un de ces volontaires est passé à la postérité. Je ne nommerai que le capitaine Frantz, avocat devenu soldat du jour au lendemain, et qui administra aux Prussiens assiégeant Longwy une des plus belles volées dont l'histoire ait jamais parlé.

Le vieux père Becker avait trouvé toute naturelle la conduite de son gendre et regrettait seulement de n'être plus d'âge à prendre le fusil. Mais Joséphine, la nouvelle mariée, mère de la veille, avait mis bien des bâtons dans les roues :

—Tu ne t'en iras pas. Je ne veux pas que tu t'en ailles. Qu'est-ce que je deviendrai si tu ne reviens pas ? Tu en as fait assez pour ton compte. C'est le tour des autres ; des célibataires, des bons à rien qui n'ont ni femme ni enfant. Qu'il aille se battre, l'autre, puisqu'il est revenu d'Elbe où il ne manquait de rien. Regarde notre bébé ! Comme il est gentil. Tu auras le cœur de le laisser tout seul, dis. Et moi, mon Dieu ! qu'est-ce que je vous ai donc fait ?

Et ainsi de suite. Imeplé avait les yeux rouges. Les femmes sont bien habiles à vous entortiller. Elle n'avait pas tout à fait tort. Mais l'homme était bien décidé.

Ils furent bientôt une bande à tenir la campagne avec des fusils de chasse qu'ils remplacèrent peu à peu par ceux des Bavares tués.

Les corps-francs de la Moselle qui se battaient en chantant *v'la le bataillon de la Moselle en sabots*, étaient terribles. Les commandants étrangers ne pouvaient les sentir et avaient publié contre eux des ordonnances. On les fusillait implacablement. L'effet espéré ne fut d'ailleurs pas atteint. Leur rage nationale se compliqua de la soif de vengeance. Les armements étaient moins perfectionnés qu'aujourd'hui ; des paysans, surtout libérés du service depuis une année à peine, tenaient tête à merveille aux troupes régulières.

La bande d'Imeplé attaquait tous les jours aux environs de Sarrelouis les soldats isolés du baron de Biberstein, qui était furieux dans son quartier général de Vaudrevange. Imeplé avait été élu chef à l'unanimité. On tient assez entre soi dans le pays et l'on ne raffole qu'à moitié des étrangers. Mais les Parisiens s'acclimatent partout. Imeplé avait fait ses preuves, et en Lorraine, on voit un compatriote dans le premier troupiier venu.

Les affaires marchèrent bien d'abord ; puis nos partisans furent une nuit cernés au coin d'un bois et faits prisonniers sans avoir le temps de dire ouf. Leur affaire était clair.

Ils se battaient en blouse, et l'on n'a le droit de défendre sa patrie qu'avec certains insignes indiqués par le droit des gens et dont ils étaient absolument dépourvus.

Un officier prussien les fit placer quatre par quatre sous la surveillance d'une escorte bavaroise qui chargea ostensiblement les fusils. On se mit en route à la tombée de la nuit. Les Bavarois tenaient les bords de la route et les prisonniers le milieu. L'escorte était commandée par un sergent de Lubeck, qui était la dernière sous-préfecture française aux confins du Danemark, du reste, absolument allemand d'idées. Il faut avouer que Lubeck, ville française, c'était aussi absurde que Strasbourg ville allemande. Aussi, avait-il déserté de Dantzick lors du siège soutenu par le général Rapp. Il ne pouvait voir les Français en peinture, et c'est pour cela qu'on l'avait chargé de cette mission. Il avait ramassé avec nos troupiers pas mal de ruses de guerre, et avant la marche, il avait fait couper tous les boutons de culotte des prisonniers. Ceux-ci, soutenant leurs pantalons avec les mains, étaient fort embarrassés pour s'esquiver. La précaution était bonne ; car tous ces lapins savaient l'Allemand et ne demandaient qu'à prendre la clef des champs. Tous savaient d'avance ce qui les attendait, et quoique fermes, il n'étaient pas gais, car la plupart avaient femme et enfants.

Imeplé était bien sombre, pensant à Michel et à Joséphine. Il aurait pleuré, non pour lui, mais pour eux, s'il n'y avait pas eu ces Allemands devant lesquels il fallait se tenir raide pour l'honneur du pays. Puis le Parisien finit par l'emporter, et au milieu du silence quasi nocturne, troublé seulement par les talons ferrés frappant la route en cadence, il s'écria :

— Hospodi ! comme on disait en Russie ; je ne mérite plus guère mon nom. Ce n'est pas cette fois-ci que je "vas" où il me plaît.

Un soldat bavarois se retourna et gronda :

— *Still!*

— As-tu fini, valet de Prussien ? grommela Imeplé.

Le soldat entendit à merveille, mais fit la sourde oreille. Puis il ralentit la marche, fouilla dans ses poches et tendit une courroie à Imeplé.

Qui fut ébahi ? Le Français la prit, la passa autour de son ventre pour soutenir son pantalon et souffla :

— Merci.

— *Still*, répéta le Bavarois.

On marchait toujours le long d'une forêt, le factionnaire trébucha



contre un tas de pierres et se laissa tomber. Imeplé l'aida à se relever. Alors l'autre murmura en français :

— Tu es un imbécile.

— Compris.

Un peu plus loin, le fusil chargé du soldat partit comme par accident. Il se mit un peu de désordre dans la colonne. Tout le monde s'empressa du même côté ! Les malins se sauvèrent d'un autre côté dans la forêt et cette fois là Imeplé en fut. On poursuivit les fuyards. Mais va-t-en voir s'ils viennent. Les arbres, la nuit, rien à faire. Ils rentrèrent dans leurs villages, tranquilles comme Baptiste, en tenant leurs pantalons par les poches. Imeplé fut reçu à la maison vous devinez comme ! On ne comptait plus sur lui. Mais quand la paix fut signée, Beaumarais passa à la Prusse. Le père Becker, trop vieux pour quitter son village et trop Français pour vivre Prussien, n'avait plus qu'à mourir. C'est ce qu'il fit. Les vieux soldats assistèrent tous à son enterrement, et quand il fut dans le trou, le gendre, la fille et le petit-fils quittèrent le pays et furent s'établir à Fontoy, en pays français, assez loin de la frontière de Prusse.

— Il y a de braves gens partout, disait Imeplé, en racontant cette histoire, et franchement, je ne le croyais pas, quoique je l'ai toujours entendu dire par les Normands qui sont intéressés dans la question. Seulement, je voudrais bien connaître la tête carrée qui a sauvé ma peau.

Un beau jour, — c'était l'anniversaire de la naissance du petit Michel — arriva à Fontoy un ballot de Deux-Ponts : saucissons, jambons de Mayence, etc. De plus, une lettre de Schwartzwald, réclamant sa courroie et demandant à être le parrain du deuxième.

Ce que c'est pourtant que de prendre la garde pour un camarade qui a bu un coup de trop.

Et c'est fini.

Les familles ont gardé longtemps de bonnes relations. Puis l'annexion qui avait chassé les parents de Beaumarais a chassé les enfants de Fontoy. Les Vaouilmeplait sont retournés dans les Vosges, pays du grand père. Les Schwartzwald n'ont pas cette fois-ci sauvé les camarades. Ils ont, comme tous les Bavaoïis, la bataille de Sedan finie, pris part, trois jours durant, au pétrolage de Bazeilles, où une trentaine d'habitants ont été brûlés.

Les temps ne sont plus les mêmes et il n'y a plus moyen de fraterniser aujourd'hui.

## XII

## BILLET DE LOGEMENT

Quand malgré tous ses efforts et malgré les sermons de Bridapoi, on s'est trouvé en queue de colonne, pendant la marche, vous bénissez vraiment la providence au moment où vous entendez votre chef de file s'exclamer :

— Allons, encore un coup de sac. C'est le dernier. Voici l'étape.

— Dieu soit loué ! Pas trop tôt.

Ce n'était ni une ville, ni un village. Un bourg, comme on dit encore en Normandie. Quelque chose dans les deux ou trois mille âmes. Les premières rues, absolument campagne. Pas d'alignement, des coins partout, des maisons bordées de fumiers. Au milieu des ruelles, un ruisseau d'où une eau noirâtre court lentement à la rivière. Cette partie de la ville — disons ville, cela flatte les habitants, — s'adonne à l'agriculture. Les rues s'appellent la rue du Four, la rue du Moulin, la rue du Puits.

Un peu de courage, voici la grand'rue. Ici, sont les vrais citadins. Trois hôtels, le Lion d'Or, la Croix d'Or et la Belle Etoile. La Grand'rue est large, et pavée de petits cailloux pointus qui vous déchiraient la plante des pieds, si les godillots n'étaient pas bien ressemelés. Des deux côtés, un trottoir en pierre blanche longeant des boutiques, des magasins de modes, d'épicerie, de pharmacie, de quincaillerie, et ainsi de suite.

La musique jouait en tête du régiment. Sur les portes, les enfants riaient tout contents de voir les soldats. Assis sur les bancs de bois, les bourgeois avaient la mine renfrognée de gens qui pensent :

— Allons, bon ! Encore des logements militaires ! Quelle corvée !

Comme nous passions sur la place, une maison de belle apparence montra tout à coup orgueilleusement les deux étages dont elle dominait ses voisines, ses pierres blanches, son perron, ses deux balcons, sa toiture de zinc qui contrastait avec les tuiles rouges d'alentour.

Sur le seuil, un homme âgé, en robe de chambre, nous fixait debout et les bras croisés, et près de lui se tenait une femme à cheveux grisonnants, vêtue de noir, qui regardait passer les soldats d'un air fort triste.

— Eh ! camarades, si l'on pouvait avoir la chance de loger là-dedans. Les vieux ont l'air de braves gens et la maison paraît câlée.

— Tais-toi, bêta. Ce n'est ni toi ni moi, ni les "truffards" qui auront tant de chance. Tu vois bien que ce sont les haut huppés de l'endroit. Ils auront un officier, peut-être le colonel.

— Je le sais bien parbleu. Ce que je te dis, c'est histoire de rire et de causer. J'aime autant ça. Nous serons encore mieux chez de braves gens où le père aura été soldat et où l'on fera la causette au coin du feu, en se séchant les souliers près des charbons, le soir avant de se coucher. Ceux-ci, ou bien ils nous relègueraient quelque part dans un coin, ou bien ils nous donneraient vingt sous pour aller à l'auberge. Merci.

Ce disant, en était arrivé. On fit halte. On forma les faisceaux. Nous nous en fîmes deux par deux chercher nos billets de logement à la mairie.

Or, comme nous arrivions, une petite bonne, brunnette, en bonnet blanc, entra aussi et dit d'un ton délibéré :

— Je viens de la part de Monsieur. Monsieur désire que cette fois-ci, on lui fasse loger deux soldats au lieu d'un officier.

Ma fois, nous tombons juste. On fit le billet et nous suivîmes la petite jeunesse qui bavardait comme une pie borgne.

— Voyez-vous, je leur dis que c'est monsieur qui dit ça. Mais de vrai, c'est plutôt madame. Au fond, c'est la même chose ; car vous pensez bien que quand madame a dit blanc, ce n'est pas monsieur qui dirait noir. Par exemple, s'il avait parlé de cela le premier ce serait autre chose. Elle se serait gendarmée et n'aurait pas voulu. C'est comme ça partout, vous le savez bien. C'était déjà la même chose dans la maison de mon père. Moi, naturellement, je suis une femme, je défends plutôt les femmes, mais, n'est-ce pas la justice avant tout. Je veux bien qu'elles sont un peu entêtées ; ce n'est que juste. Comme elles ont toujours de meilleures idées que les hommes, il faut bien qu'ils leur donnent toujours raison, sans quoi tout irait mal. Voilà ce que je dis, moi, et mon amoureux m'a dit l'autre jour que c'est son avis, et il a bien fait. Sinon, je l'aurais laissé en plan.

Nous autres de rire au babillage de la fillette dont la langue tournait comme un moulin pour nous raconter ces petits discours bien plus agréables que ceux qu'on est accoutumé à entendre des corporaux.

Elle nous conduisit tout droit à la maison que nous avions remarquée sur la place. Un vrai château, ou malgré les prévisions pessimistes de mon ami Bonhomme, nous fîmes reçus comme les enfants de la famille.

On nous débarrassa de nos sacs, de nos fusils, de nos ceinturons, de tout notre bataclan et la dame dit avec amabilité :

— Ces pauvres enfants ! ils sont bien fatigués. Il faut qu'ils prennent quelque chose avant de voir leurs chambres qui sont au second, car c'est bien haut pour des hommes qui ont tant marché. Antoinette, allez chercher du vin et des biscuits.

Mais monsieur intervint :

— Je ne veux pas te contrarier, ma bonne, mais je suis sûr qu'ils préféreront un vermouth et ne seront pas fâchés de garder leur appétit pour le dîner.

Nous étions confus comme les enfants timides auxquels ont fait des compliments en société sur leur sagesse et leur travail. Pensez un peu ? De pauvres troupiers accoutumés au lit de camp, à la gamelle, aux privations, à la cellule, à la chambrée, au pain de munition, aux bousculades des caporaux, des officiers et surtout du sergent Bridapoil ! Nous voir reçus pareillement ! Il nous semblait arriver en paradis après avoir fait des péchés mortels tout le temps de notre vie, et nous ne savions que dire.

Madame répondit :

—Tu crois, ce serait différent. Qu'est-ce que vous en dites, mes amis ?

Bonhomme, qui avait pourtant fait campagne et passait pour n'avoir peur de rien, n'osait pas parler du tout et moi je n'osais guère. Enfin, encouragé par madame et par monsieur, je pris mon courage à deux mains pour dire :

—Alors, puisque c'est comme ça, je crois que nous aimerions autant un vermouth pour nous ouvrir l'appétit avant de manger la gamelle :

Antoinette alla chercher le vermouth dans le buffet pendant que madame disait :

—La gamelle ! la gamelle ! Voulez-vous ne pas dire de bêtises, jeunes gens. Vous allez dîner avec nous.

Tout le monde trinquait, et pour nous faire honneur, la bourgeoise but son vermouth comme les autres. Mais malgré ses efforts, on vit bien qu'elle faisait un peu la grimace.

Alors, Antoinette nous conduisit dans nos chambres ; car nous en avions deux. Une grande qui ressemblait à un salon et dans laquelle on logeait l'officier les jours de passage des troupes. C'était la première fois qu'un simple soldat allait l'habiter. C'était une bien jolie chambre, même pour un colonel, cirée, frottée, ornée de glaces, avec des fauteuils, un lit en acajou avec un ciel de lit, et un édredon ! Un édredon bleu, clair, comme je n'en avais plus vu depuis ma feuille de route ! Dieu, que c'était beau !

L'autre chambre était plus petite, mais mieux meublée, avec une bibliothèque, des étagères, des mappemonde, des instruments de mathématiques.

Antoinette nous ayant laissé en nous disant : " vous êtes chez vous," nous nous installâmes dans les fauteuils et l'on causa :

—En voilà une chance ! ce n'est pas possible, nous autres qui avons toujours été logés dans des corridors et des greniers. Vois-tu ces gens là qui n'ont jamais hébergé que des officiers, venir réclamer de simples

troubades au moment même où l'on va nous donner nos billets. Ce n'est pas naturel.

Bonhomme était brave garçon ; mais il en avait vu long et ne respectait rien, et quoique la bourgeoise eut un air fort respectable il dit en ricanant :

—Ce n'est pas étonnant, parbleu ! Un beau garçon comme toi, la patronne t'a remarqué au passage. Elle a donné la commission à la petite brunette qui est intelligente et futée et qui est arrivée juste à point. Eh ! malin, tu le sais bien, avec tes mines de sainte-n'y-touche, ne fais pas l'innocent !

Et l'on riait !

C'était une vraie bénédiction. Les grands lavabos de porcelaine blanche à raies bleues nous invitaient et l'on s'y plongeait la tête avec délices. Un peu après, Antoinette nous apporta deux baquets d'eau chaude, et nous dit :

—Madame a pensé que ces messieurs ne seraient peut-être pas fâchés de prendre un bain de pieds.

Vrai, il y a des anciens qui avaient trois chevrons sur le bras, ce qui faisait vingt et un ans de service, puisque de leur temps un congé durait sept ans, et qui n'ont jamais été à pareille fête.

Étions-nous assez heureux de remuer dans la bonne eau chaude nos pattes suifées le matin pour la route, et comme on avait eu lestement fait de se débarrasser des chaussettes russes ?

Ce n'était pas encore tout et l'on vint nous chercher pour dîner au salon, et c'est là que nous eûmes le mot de la chose.

Le fils de la maison était soldat !

Soldat, c'est une façon de parler. Volontaire d'un an plutôt. Mais enfin soldat quand même, et c'est pourquoi la maman nous recevait ainsi :

—Si vous saviez, mes pauvres amis ; il est si bon, si doux, mon pauvre Antoine. C'est comme une petite fille. N'est ce pas qu'il doit avoir bien du mal, et que d'être soldat c'est un métier bien d'être ?

—Mon Dieu ; madame, il ne faut pas vous faire du chagrin comme ça. On a du mal partout, plus ou moins. Un an, c'est bientôt fini. Nous autres, nous en avons autant fait et nous n'en sommes pas morts. On a de bons moments comme ailleurs, et d'arriver dans une maison où l'on est reçu comme chez vous, cela ne se trouve pas tous les jours ; mais quand cela arrive une fois, il y a de quoi oublier des mois d'ennuis.

—Ne parlons pas de cela. Il me semble que ce n'est que justice. Tenez, nous autres, avant que notre Antoine n'eût été appelé au régiment, nous ne voulions loger que des officiers. On se disait : Ce sont des gens mieux élevés. Ils ne vont pas jeter leur restant de pipe et cracher sur les parquets cirés. Ce n'est plus ça, maintenant. Vous, mes enfants, vous n'avez pas à vous gêner.

La brave femme ! Allez, elle n'avait pas besoin d'avoir peur ! Nous étions trop reconnaissants pour lui salir ses parquets.

Nous dinâmes comme des rois, excepté elle qui pleurait dans son potage en pensant à son Antoine, nous coupait les meilleurs morceaux et faisait semblant de manger pour nous faire honneur, et nous encourager. Elle nous fit voir le portrait de son Antoine, d'abord en civil et ensuite en troupier, en nous disant :

—Voyez comme ils me l'ont arrangé !

Le fait est qu'il y avait une fière différence : ici un jeune homme à faux col, pantalon à pieds d'éléphant, une badine à la main. Là un troupier. Quand on a dit un troupier, on a tout dit et je n'ajoute rien.

Ensuite, la mère voulut se faire détailler point par point la vie de caserne. Son fils lui écrivait tous les dimanches et disait qu'il se plaisait au régiment. Mais elle craignait qu'il ne la trompât pour la rassurer. Elle lui envoyait cent cinquante francs par mois et pensait que c'était peut-être insuffisant. Il lui fallut faire une théorie complète de la vie militaire, lui donner les heures-du lever et du coucher, lui expliquer les mystères de la cuisine et de la cantine, lui détailler le système du couchage, lui dire ce que c'est qu'une corvée, une garde, une compagnie, un colonel, un capitaine. On lui représenta le métier comme plus doux qu'il n'est en réalité. Comme elle gémissait de songer que son fils pouvait être de faction pendant la nuit, je pris sur moi de lui assurer que la faction ne durait qu'une heure après six heures ce qui la consola un peu. Loin de l'encourager à envoyer de l'argent à son Antoine, Bonhomme exprima carrément l'avis que cent francs seraient déjà trop, et que la fortune en poche mène directement à la salle de police. Sur cette phrase maladroite, il fallut décrire la salle de police.

Elle demanda ensuite à voir nos képis, nos shakos, nos gibernes, nos sacs, nos fusils, nos ceinturons. Nous lui exhibions tout cela comme à une revue du samedi, en faisant des réflexions drôles pour l'égayer. Elle en souriait un peu par complaisance, mais son ceil était triste et l'on voyait bien que sa pensée ne s'éloignait pas de son " conditionnel."

Le père ne disait pas grand chose. Mais c'était elle qui n'arrêtait pas :

Ce pauvre Antoine ! Tout cela est bien lourd. Il doit bien souffrir. Il me semble que le sac serait plus commode, si les courroies étaient arrangées comme-ci et comme-ça.

Nous autres, on la calmait, et elle nous répondait :

—Tenez, ne vous fâchez pas. Mais il me semble qu'il doit être plus malheureux que vous. Il a toujours été choyé, bichonné, dorlotté. Il n'a pas connu de misère. Il n'a été privé de rien. Vous, peut-être que dans votre famille, avant de servir...

—Oh ! moi, madame, dit Bonhomme, je n'ai pas de famille, on m'a ramassé dans une rue de Paris.

—Justement alors !

—Oui, mais, dis-je à mon tour, notre meilleur sergent qui est entré dans la caserne avec deux sous, n'en a jamais reçu d'autre en quinze ans de service ! Et notre capitaine, qui est sorti des rangs, il nous a raconté tout ce qu'il avait reçu de sa famille. Savez-vous quoi ? Une fois, son père lui a envoyé de Limoges, son pays, six francs pour se faire photographe et une fois il a trouvé une pièce de quatre sous sur la place Chevert, à Verdun. En dehors de là, le prêt, rien devant, rien derrière.

Un sou par jour, cinq sous par prêt,  
A la grande halte, pas de café.

Nous ajoutâmes que les quinze cents francs se faisaient plus vite au métier qu'elle ne pouvait croire. Nous en avons un qui en deux mois était devenu le boute-en-train de la compagnie. Or, il se faisait tant de bile à son arrivée que son père avait dû lui écrire :

—Mon cher fils, prend ton mal en patience. Songe qu'au moment où cette lettre t'arrivera, tu auras déjà seize jours de faits et par conséquent plus du vingt-quatrième de ton temps.

Elle finit par se déridier en voyant notre bonne humeur ; car le père, qui ne causait pas beaucoup, versait toujours et les bouteilles se succédaient.

Enfin, le dîner fini, nous parlâmes d'aller nous coucher et nous remerciâmes nos amphytrions. Mais une fois dans le corridor, la patronne nous rappela et à voix basse :

—Je sais bien que vous feriez un tour en ville avant la retraite ; mais vous n'avez pas de quoi. Tenez, amusez-vous un peu.

Elle nous avait glissé à chacun une "roue de derrière" dans la main avant que nous eussions pu dire : "merci oui" ou "merci non," puis avait disparu.

Oh ! ma foi, nous pas fiers, avec nos dix francs, nous voilà comme des Crésus, à courir les grands cafés de la ville. Mais Bonhomme ne ne savait pas boire : il commence par une chope, demande ensuite une canette, un "moos" sur le moos deux moos. C'est contraire à tous les principes. Qui est-ce qui se chargerait de faire tenir une pyramide la pointe en bas ? Moi, je demande deux moos tout de suite. Le principal est de bien établir les fondations ; j'y superpose un seul moos après ; je vide ensuite une canette pour couronner l'édifice, et enfin une chope, histoire de se rincer la bouche.

Pam, pam, pam, pampam, para pa pam.

La retraite passe bruyamment dans la ville escorté par la jeunesse locale.

—Allons, Bonhomme, en route.

Bonhomme est un peu dur à décider. Dans la rue il fait des écarts. La retraite s'éloigne, Arrive une patrouille et je tremble, croyant reconnaître à sa tête terrible Bridapoil. Au moment de ramasser Bonhomme, la patrouille fait par le flanc gauche et change de rue sans rien voir. J'ai su depuis qu'elle était commandée par le sergent Marchapied ; ami de Bonhomme, qui savait être myope à l'occasion.

A vrai dire, je fus un peu honteux de ramener mon ami Bonhomme dans cet état-là. La lumière brillait derrière les volets et nous étions attendus. S'il s'était agi de revenir à la chambrée, mon Dieu, cela m'aurait été fort indifférent. Une nuit de plus ou de moins à la salle de police ! Ici, il n'y a pas de salle de police en perspective et néanmoins j'étais humilié.

Eh bien ! tout se passa mieux qu'on ne saurait croire. Non seulement, Bonhomme n'alla pas coucher au "mazara ;" mais on lui fit faire du thé, et cela le remit. C'est là-dessus que nous allâmes nous coucher.

Des lits de prince avec des tentures bleues ; la mienne, la plus petite, était celle du fils de la maison. A côté du lit, dans de petits cadres, les portraits de la famille et des amis.

Bonhomme était dans le lit du colonel, et nous avons laissé la porte de communication ouverte, pour faire la causette qui dura longtemps ; car nous étions trop bien et nous ne pouvions dormir, enfoncés dans la plume.

Une porte vitrée séparait la chambre de Bonhomme du corridor.

J'avais enfin commencé à m'assoupir, quand une main me frappe sur l'épaule. C'était Bonhomme qui venait m'éveiller.

—Hein ! quoi ! l'appel est sonné ?

—Non. Viens voir.

—Quoi donc ?

—Viens toujours. La vieille est folle.

—C'est toi qui es fou. Laisse-moi dormir.

—Viens, et surtout, pas de bruit.

Je me levai et passai dans l'autre salle. Nous nous glissâmes furtivement jusqu'à la porte du corridor où brillait à travers les vitres la lumière d'une bougie et que Bonhomme avait laissée un peu entrouverte.

Vous le devineriez jamais ce que nous vîmes.

La maîtresse de la maison allait et venait, avec ses bandeaux gris et ses yeux tristes ; mais affublée comment, grand Dieu ! Elle avait un long peignoir sombre, sur la tête un shako dont elle s'était passé la



jugulaire sous le menton. Autour de ses reins, un ceinturon au complet avec sabre, cartouchière et giberne ; le bidon au côté droit ; le sac au dos avec les courroies passant règlement sous l'aisselle.

Bonhomme avait-il eu raison ? Était-elle folle ? Vrai, il y avait de quoi le penser à la voir marcher ainsi. A la lueur de sa bougie brûlant dans un coin, le fusil sur l'épaule comme un factionnaire.

—Qu'est-ce que je t'avais dit, ricana triomphalement Bonhomme. Tu vois bien qu'elle est folle. As-tu jamais vu une scène pareille. Va-t-on assez rire demain en route, quand nous raconterons l'aventure aux camarades ? Tout à l'heure elle soupesait les godillots et j'ai vu le moment où elle allait les essayer. Veux-tu que je te dise ? Je te parle que si au lieu d'avoïr nos effets dans la chambre, nous les avons laissés dehors, elle aurait endossé l'uniforme et se balladerait en capote grise et en pantalon rouge. Le shako ne doit pas lui suffire.

C'était un spectacle à la fois burlesque et triste que cette femme à l'air digne et grave, accoutrée en mascarade et jouant au soldat comme un gamin de trois ans.

Nous entendîmes dans l'escalier un bruit de pas dissimulée. Le mari s'était sans doute réveillé et inquiet de l'absence de sa femme, il était venu, guidé par la lumière et s'arrêta court en la voyant.

Elle ne lui laissa pas le temps de la questionner.

—Vois-tu, mon ami, ne te fâche pas. C'est ridicule, si tu veux. Je le sais, mais aussi c'était plus fort que moi. Je voulais savoir au juste, et par moi-même, ce que notre pauvre Antoine a à endurer. Le sac est bien lourd, va. Le fusil aussi. Les courroies vous serrent sous les bras et le shako est bien incommode. Est-ce qu'il est indispensable de mettre autant de cartouches que cela dans les gibernes ? Il me semble que non, puisque c'est la paix.

—Oui, ma bonne, viens. Allons nous coucher.

—Encore un instant, mon ami. Tout de suite.

—Mais non, viens, je t'en prie. Si les soldats qui sont couchés nous entendaient, et surtout s'ils te voyaient, ils se moqueraient de nous.

Nous autres, nous retenions notre respiration.

—Les pauvres enfants, ils sont bien en train de ronfler. Songe donc qu'ils ont fait près de dix lieues hier avec le sac sur le dos et qu'ils partent encore demain à six heures du matin. Mon pauvre Antoine ! On ne les ménage vraiment pas assez, les soldats. Tu dis qu'ils se moqueraient de nous. Mais non, va. Il y en a un qui a une mère et celui-là sait bien ce que c'est. L'autre qui n'en a pas, le pauvre garçon, cela le ferait pleurer plutôt que rire. Car il est bien malheureux.

Alors, je sentis ma main qui se mouillait un peu. C'était Bon

homme, l'éternel blagueur, dont l'œil venait pour la première fois peut-être de sa vie, de laisser tomber une larme.

Enfin, les deux époux descendirent et nous nous remîmes au lit.

Nous partîmes au point du jour. Nous nous attendions à voir nos nôtes nous souhaiter un bon voyage, mais ils n'étaient pas encore levés, fatigués sans doute de leur expédition somnambulesque. La bonne était prête avant nous et nous remit de leur part à chacun deux poulets cuits, une bouteille de vin de Bordeaux. Vous pensez bien que par la même occasion, on profita de l'occasion pour l'embrasser un peu. Elle tendit sa joue de bonne grâce à Bonhomme ; mais moi, je fus obligé d'employer la force.

Le régiment s'aligna sur la place et fit par le flanc droit. Dix minutes après, nous quittions les dernières maison de la ville et les capitaines commandèrent :

—Pas de route.

Les chansons et les conversations commencèrent. Bonhomme qui était un chanteur émérite, resta muet et je lui dis tout bas :

—Eh bien ! mais, si tu ne veux pas chanter, tu as une histoire à raconter. Tu me disais hier : comme les camarade vont en rire. Vas y donc.

Bonhomme passa la main gauche sur ses yeux et me dit tout sec :

—Tais-toi, Non, tiens. Tais-toi.

LÉON BARAT.

(*A continuer.*)

# PASCALÉ

---

XXXII.—(Suite.)

—Pourquoi, dit-elle un peu troublée, pourquoi ne pas aller tout de suite retrouver grand'mère ? Qu'est-il arrivé, monsieur Valrède ?

Lentement, il s'avança tout auprès d'elle.

—Il est arrivé, mademoiselle, que cette heure est pour moi décisive. De votre réponse dépend le bonheur ou le malheur de ma vie entière.

—Quelle... quelle réponse ? balbutia la jeune fille, avertie déjà par un sûr instinct féminin de ce dont Serge allait lui parler.

A ce moment un dernier rayon du soleil couchant, glissé à travers la ramée brunie, vint frapper l'arbre auquel s'appuyait Floriette ; sa tête charmante, nimbée d'or, se détachait sur la sombre écorce. Serge vit la teinture rose qui se répandait sur son visage ainsi éclairé d'une soudaine lumière. Lui, l'intrépide, le téméraire qui de sa vie n'avait compris la crainte, il se troublait devant elle. Cette entrevue solitaire, tant désirée et cherchée, l'effrayait maintenant, mais chez une nature aussi calmement résolue, l'hésitation durait peu.

—Me permettez-vous, mademoiselle, de vous faire lire au plus profond de mon cœur ?

—Oui ! dit-elle très bas.

—Depuis que je vous connais, mademoiselle, depuis que j'ai pu apprécier toutes les charmantes qualités qui vous distinguent parmi tant de jeunes filles, je n'ai plus eu qu'une pensée : être assez heureux pour vous plaire, assez fortuné pour obtenir que vous soyez ma femme ma compagne adorée... Dites, dites... le voulez-vous ?

Elle, délicieusement émue, écoutait cet aveu qu'elle avait tant désiré, tant espéré entendre, mais ne répondait, craignant que ce fût un rêve. C'était donc vrai... bien vrai ! Il l'aimait !...

—Dites !... répéta-t-il tout bas, si près de son oreille qu'elle sentait son haleine glisser sur ses cheveux.

—Elle ne répondit rien, mais leva vers lui ses yeux charmants, saphirs vivants où se lisait toute son âme.

—Ah ! dit-il avec un sourd cri de triomphe, l'attirant à lui, vous serez donc mienne ! Ils ne pourront l'empêcher...

—Qui ? demanda-t-elle toute tremblante, cherchant à s'échapper des bras de Serge.

—Non, non, vous êtes ma prisonnière, dit-il très tendrement. Laissez-moi vous dire... Est-ce bien vrai que, vous aussi vous m'aimez ? Alors plus rien ne saurait nous séparer... Je saurai surmonter tous les obstacles !... Je veux, ma bien-aimée, que vous me le disiez, que vous vous engagiez à moi...

—Pourquoi ne le dirai-je point ? Est-ce donc mal ? Puisque vous me voulez pour votre femme... Oui, le premier jour où je vous ai vu, ce jour où vous êtes apparu sous la fenêtre à laquelle, toute curieuse, je me penchais... eh bien, à ce moment il m'a semblé que mon cœur était soudain changé en une salle de fête et que vous y entriez en maître...

—Dites encore... parlez toujours... toujours... murmurait Serge tout bas, la serrant sur son cœur, tellement heureux qu'il oubliait où ils étaient, le danger d'être surpris.

—Et puis j'avais honte de ce sentiment, grandissant en moi, plus fort que ma volonté, si doux que je ne pouvais le chasser, que je l'aimais comme une vie nouvelle et merveilleusement belle qui s'ouvrait à mon âme toute joyeuse, tout étonnée... Et quand, sur le pont des Pennerez, vous m'avez jalousement arrachée du milieu de cette foule menaçante, ce jour-là, j'ai bien cru, bien espéré que peut-être vous m'aimeriez... puis encore cet autre jour ou près de votre mère, vous m'avez mis au doigt cette petite bague qui depuis ne m'a jamais quittée...

—Et vous avez compris que nos deux âmes étaient liées, liées d'un indissoluble lien... Alors, malgré tous les obstacles, toutes les difficultés, vous me promettez toujours de croire en moi, de n'être jamais qu'à moi?...

—Jamais qu'à vous. Mais quels obstacles craignez-vous donc?...

—Sachez, qu'avant de faire une demande officielle, avant même de vous parler, j'ai voulu pressentir les dispositions de votre père, dont je redoutais les idées si arrêtées sur la naissance, le nom, les titres...

—Eh bien ? reprit-elle anxieuse.

—Eh bien, il m'a fait répondre que jamais il ne marierait ses filles avant le retour de son prince, et que jamais il n'accorderait votre main à un homme dont la famille aurait une origine aussi obscure...

—Mon père ! mon père a dit cela !... mais je n'ai pas été consultée, même indirectement...

—C'est que sa volonté est absolue.

Serge ne pouvait ajouter que la jalousie de Pascale avait certes dû peser d'un poids terrible dans la réponse du baron. Il avait même cette grande délicatesse de ne mentionner en rien l'intervention de la sœur aînée.

—Mais alors... est-ce... est-ce avant notre ruine que...

—C'est depuis, tout aussitôt ; dès que j'ai appris les revers qui atteignaient votre famille, j'ai espéré que votre père serait peut-être plus accessible... qu'il renoncerait à cette idée bizarre, permettez-moi de le dire, d'attendre le retour de la royauté en France, et qu'enfin l'origine modeste de ma famille ne lui paraîtrait pas un obstacle aussi invincible ; que mon attachement pour vous...

Confondue d'apprendre ces choses, heureuse d'être ainsi aimée, froissée qu'on eût disposé d'elle sans l'avoir aucunement consultée, elle se sentit soudain toute heureuse, et ses yeux se remplirent de larmes.

—Serge ! c'est très mal à vous de m'avoir ainsi fait avouer tout... toute ma pensée secrète, quand vous saviez que mon père s'oppose... et qu'alors nous ne devons plus songer...

—Non ! ce n'est pas mal à moi. Pouvons-nous ne pas nous aimer ? ajouta-t-il avec une profonde tendresse. Cela est impossible. J'ai voulu m'assurer de votre cœur, afin de chercher tous les moyens de vous obéir, afin que vous soyez bien assurée que rien ne me saurait arrêter. Si vous-même, vous m'aviez répondu que vous ne m'aimiez pas, que vous ne voudriez jamais consentir à être ma femme, en bien, je serais parti, je ne serais jamais revenu dans ce pays, et jamais plus vous n'auriez entendu parler de moi...

—Non ! non !... ne dites pas cela, Serge. Je dois me soumettre à la volonté de mon père ; jamais je ne...

A ce moment, une voix s'éleva, appelant Floriette, du côté où elle avait laissé sa grand'mère. C'était la voix grave et irritée de Pascale. Tous deux tressaillirent.

—Adieu, adieu ! mais... ne craignez rien, ne dites rien qu'à votre grand'mère, et toutes deux gardez le secret jusqu'à...

—Floriette, où donc êtes-vous ? Et la voix se rapprochait.

—Adieu, adieu, ma bien-aimée ! dit Serge à voix basse, et il disparut dans l'ombre du bois, laissant Floriette heureuse, tremblante, bouleversée.

—Où donc êtes-vous ? répétait rageusement Pascale.

—Ici, ma sœur ; je viens, je viens.

Promptement elle ramassait d'une main fiévreuse les fleurs échappées de son chapeau, et rejoignait sa grand'mère et sa sœur, le plus lentement possible, afin d'avoir le temps de se remettre et de maîtriser son trouble. La plupart des jeunes filles ont en ces occasions une grâce d'état pour dissimuler avec une grande perfection les secrets de leur cœur.

M<sup>me</sup> de Rochemais distingua bien un certain trouble dans la voix de sa petite-fille, mais elle était à cent lieues d'en soupçonner la cause, et l'attribua à l'espèce de crainte inspirée par Pascale, quand cette dernière paraissait irritée.

— Nous t'attendions, fillette. Ta sœur vient de causer avec ton père de choses qui nous intéressent.

— Vous ne pouviez donc répondre de suite quand je vous ai appelée? dit Pascale de sa voix impérieuse.

Elle, non plus, ne pouvait avoir le moindre soupçon de ce qui avait pu empêcher sa jeune sœur d'accourir plus rapidement à son appel. Chacun prête aisément à autrui sa propre manière de ressentir et d'apprécier toutes choses. A la place de Serge, l'orgueilleuse Pascale de Trémazan se fût sentie blessée de la réponse faite à sa démarche, éloignée à jamais. Elle pensait donc qu'il en devait être ainsi avec le jeune Valrède.

Son éloignement du monde, l'isolement et l'existence étroite où elle vivait renfermée lui donnaient sur beaucoup de choses des idées très fausses et très arrêtées. Il ne fallait guère connaître le cœur humain, en général, et celui de Serge en particulier, pour s'imaginer qu'un homme jeune, très épris et d'un caractère aussi résolu, pût renoncer si facilement à obtenir la jeune fille qu'il aimait.

Malgré l'espèce de sécurité qu'elle s'était ainsi forgée, la jalousie qui dévorait le cœur de la malheureuse Pascale lui rendait la vue et la société de sa jeune sœur insupportables. Elle eût désiré l'éloigner, d'abord pour prévenir, éviter toute rencontre imprévue avec les Valrède, ensuite pour ne plus voir celle que Serge préférerait. Celle qu'il préférerait ! pensée qui lui devenait horrible ! Et les innocentes caresses de sa sœur, ses plus légers témoignages d'affection l'irritaient douloureusement. Pascale avait le cœur trop noble pour ne pas sentir tout l'odieux de sa conduite, mais la déception cruelle, la jalousie affreuse, le sentiment trop vrai de son infériorité, venaient étouffer le remords qui par moments se soulevait en elle.

Mais en éloignant sa sœur, en l'envoyant à Paris avec sa grand-mère, c'était courir le danger de permettre à Serge de la retrouver plus sûrement. Toute surveillance devenait impossible. Mieux valait encore souffrir de sa présence et conserver le gouvernail de la famille. Pascale eut donc avec son père un long entretien, à la suite duquel il fut décidé que toute la famille se retirerait pendant quelques mois à Saint-Pol-de-Léon, chez la tante de Kercambo, dont le vieil hôtel aurait pu loger dix fois plus de monde sans aucune gêne. M<sup>e</sup> Ardoiseau terminerai les affaires d'intérêt avec les Valrède, et cela donnerait le temps d'organiser l'existence de la famille sur un pied nouveau. M. de Trémazan éviterait ainsi d'avoir le chagrin d'assister au transfert de sa propriété entre les mains de son voisin, qu'il arrivait à prendre en grippe, presque en haine, malgré la conduite très digne d'éloges de M. Anthime, conseillé par son fils.

Comment aussi échapper à la tristesse de voir la vieille terre de

Trémazan en possession d'un étranger ? Il se montra donc fort touché des attentions de Pascale pour lui éviter ce spectacle pénible, et adopta de suite le plan qu'elle lui proposait.

Voilà ce que Pascale venait annoncer à M<sup>me</sup> de Rochemais et à Floriette. La grand'mère resta d'abord tout interdite ; bien qu'habituee aux façons de son gendre et de Pascale, qui jamais ne la consultaient sur les affaires de la famille, elle trouvait véritablement un peu étrange qu'on ne lui laissât pas emmener Floriette à Paris, pendant le gros de l'hiver. Elle ne put s'empêcher d'en témoigner son déplaisir. Floriette, encore sous l'impression de sa rencontre avec Serge, écoutait à peine ce qui se disait. Pascale répliqua aigrement :

— Si ce plan n'obtient pas votre approbation, madame, mon père n'a nullement à s'opposer à ce que vous nous quittiez pour retourner à Paris pendant l'hiver, selon qu'il vous plaît de le faire habituellement. Mais il désire que, dans l'état de choses actuel, ma jeune sœur reste auprès de lui. Cela lui est bien permis, je pense.

— C'est bien, Pascale. Nous nous conformerons au désir exprimé par M. de Trémazan, répondit M<sup>me</sup> de Rochemais avec une grande dignité. Je ne saurais, à mon âge, me priver des soins et de l'affection de ma petite-fille. Je resterai donc avec la famille.

Toutes trois reprirent en silence le chemin du manoir, la grand'mère, mécontente de se voir obligée de supporter l'hiver breton, nuisible à sa santé, sans que cela fût en rien utile à son gendre ; Floriette, tout entière à la pensée de Serge, dont elle croyait encore entendre l'adieu, sentir l'étreinte passionnée.

La soirée s'acheva comme d'habitude ; à voir le calme apparent de tous les membres de la famille, personne n'eût soupçonné la violence des sentiments opposés qui agitaient le cœur de plusieurs d'entre elles.

Pascale se retirait toujours la première, étant accoutumée de faire tous les soirs une station prolongée dans son oratoire. M<sup>me</sup> de Rochemais monta enfin dans sa chambre, où Floriette l'allait rejoindre et comptait, ce soir-là, lui ouvrir son cœur avec une joie infinie. Mais elle songea tout à coup qu'elle avait négligé de fermer les fenêtres de son atelier donnant sur la mer. Elle redescendit et traversa plusieurs pièces pour remonter tout en haut de la vieille tour. Elle montait les premières marches de l'antique escalier de pierre quand une espèce de plainte étouffée, lamentable, frappa son oreille ; attentive, elle écouta : le bruit venait de l'oratoire de Pascale ; sa sœur était peut-être souffrante ! Il n'y avait nulle indiscretion à s'en assurer. Si elle avait une crise ! Ce serait mal de ne pas la secourir. La jeune fille ouvrit sans bruit la porte de la pièce qui précédait l'oratoire ; elle était sombre, mais un rayon de lumière filtrait à travers les vieux ais mal joints de la porte du petit oratoire. Les plaintes venaient de là. Cependant

Floriette ne voulut pas appeler sa sœur, sachant combien celle-ci détestait d'être troublée dans cette retraite où elle avait coutume de s'enfermer loin de tous. Des sanglots étouffés parvenaient jusqu'à la jeune fille inquiète ; elle s'approcha et, par une fissure dans le bois, distingua vaguement une masse noire au pied du grand crucifix. C'était Pascale, prosternée, gémissante.

—Ma pauvre sœur ! se disait la jeune fille tout émue, si j'osais lui parler...

Mais elle se tut, effrayée de ce qu'elle entendait, les deux mains sur sa poitrine, contenant les battements de son cœur.

—O Dieu ! criait Pascale en pleurant, ô Dieu, pardonnez-moi, je ne puis pas... je ne puis pas... voir ma sœur dans les bras de l'homme que j'aime... non ! non ! jamais... cela ne se peut... Vous refusez de m'en donner la force... Elle ! la femme du seul homme dont j'ai passionnément souhaité l'affection... la voir heureuse avec lui dans sa maison... aimée de lui... cela est trop affreux pour que je le puisse supporter... J'ai mal agi ! oui... mais cette jalousie amère que le démon a glissée dans mon cœur... elle me brûle et me dévore... Non ! si malgré moi, malgré tout, ce malheureux mariage s'était fait... oh ! je serais morte de douleur ! O mon Dieu, quelles fautes ai-je donc commises pour être ainsi punie !... Ma pauvre sœur, oh ! j'en arrive à la haine envers elle...

Et la malheureuse Pascale se tordait aux pieds de l'image impassible du Dieu qui la laissait se torturer par le plus amer, le plus inguérissable, le plus affreux sentiment qu'une sœur puisse éprouver pour sa sœur.

Pâle et tremblante, Floriette écoutait, ne pouvant s'arracher de cette porte, ses jambes se dérobaient sous elle ; saisie de pitié, terrifiée de cette révélation, elle comprenait... elle n'osait se demander si Serge avait deviné le secret de sa sœur... Une rougeur brûlante montait à son front, puis elle croyait sentir une main de fer lui serrer le cœur ; elle n'eut que la force de s'enfuir et se trouva dans l'atelier, en haut de la tour, sans savoir comment elle y était parvenue... Oui, tout était bien fini maintenant, elle ne devait plus songer à épouser Serge... elle aurait cru commettre un crime. C'était bien. Elle ne dirait rien... rien à personne, pas même à sa grand'mère, puisque son jeune bonheur était mort si vite... Oh ! elle saurait dissimuler son affreux chagrin. Et Serge ? Elle trouverait, oui, elle trouverait moyen de lui dire que *cela* était impossible... qu'elle s'était trompée... elle ne l'aimait pas... Et il partirait pour toujours, il l'avait dit... A cette pensée, elle crut que quelque chose était arraché sanglant de sa poitrine. Elle restait là, immobile, appuyée sur la fenêtre pratiquée dans l'épaisse muraille ; la brise fraîche et salée vint frapper son front et lui rendre



un peu de force. Elle alluma une bougie, ferma la fenêtre et se mit à ranger machinalement les objets épars, puis elle redescendit lentement pour rejoindre sa grand'mère. Celle-ci, déjà couchée, l'appela pour lui dire bonsoir. Elle attira vers elle la tête de sa petite-fille et l'embrassa tendrement en disant tout bas :

—Fillette, je n'ai pu me décider à partir sans toi, nous ne serons pas séparées, comme nous l'avions craint... Je reste près de vous. Que deviendrait la pauvre grand'mère sans toi, ma bien chérie? Va, nous serons moins riches, mais toujours bien heureuses d'être ensemble, n'est-ce pas? Va, ne dis rien, je dors déjà...

Et l'excellente femme laissa retomber sur son paisible oreiller sa tête noyée dans les dentelles de sa coiffe de nuit.

—Oui ! bien heureuses... nous serons bien heureuses ! répétait amèrement la pauvre Floriette... chère grand'mère... Je ne te dirai rien qui puisse troubler ta douce joie. Je garderai pour moi toutes ces amertumes... Oh ! que je voudrais être vieille tout de suite, pour que tout cela soit bien loin, bien loin dans le passé, qui efface, emporte tous les chagrins. Ma pauvre sœur !... je connais son caractère sombre, implacable... elle en serait morte... elle en mourrait... et j'aurais causé sa mort...

Elle n'osait plus penser à Serge sans terreur. Aurait-elle jamais le courage de le repousser s'il venait?... Il ne fallait plus le revoir ; non, il ne le fallait pas.

Aucune larme ne lui venait pour la soulager ; les larmes emportent l'âpreté de la douleur ; mais la source en semblait desséchée en elle. La voix désespérée de Pascale, ses sanglots retentissaient toujours à son oreille. Le sommeil arriva enfin, mais escorté d'affreux cauchemars. Elle rêvait qu'elle devait épouser Serge dans une grande église pleine de lumière ; arrivée près de l'autel, sa robe de mariée devenait noire comme une robe de deuil ; Pascale, glacée, avec une figure de morte, se dressait entre elle et son fiancé... puis tout disparaissait dans une obscurité pleine d'angoisses.

### XXXIII

Le lendemain matin, sa résolution était arrêtée. Elle prit une feuille de papier à lettre, marquée à son chiffre, un joli chiffre bleu, et traça rapidement ces lignes, d'une écriture légèrement tremblée, mais très lisible :

“ Pardonnez-moi, monsieur Valrède, de détruire le rêve que nous avons fait tous deux. Il ne peut être réalisé, jamais, jamais... Des obstacles insurmontables s'y opposent ; mon père a raison... nos

familles ne sauraient s'allier. Ne me demandez aucune explication... il faut que cela soit ainsi. Je croyais vous aimer, je me trompais... j'ai la loyauté de vous le dire... Ne cherchez donc jamais à me revoir malgré moi, nous devons rester séparés... Toute tentative que vous que vous pourriez faire pour me revoir, pour m'écrire, me serait pénible, et même m'offenserait... Adieu, oubliez-moi comme je veux vous oublier moi-même.

“ Adieu...”

“ Floriette DE TRÉMAZAN.”

Un messager, dépêché tout exprès pour faire tenir cette lettre à M. Serge Valrède, le rejoignit à Brest, comme il sautait de son canot, en revenant visiter son yacht, ancré dans la rade. Il venait de le faire splendidelement installer à l'intérieur, afin d'y emmener sa jeune femme pour faire leur voyage de noces un peu partout dans le vaste monde. On jugè de sa stupéfaction en lisant la courte lettre de la jeune fille ; il restait là debout, au milieu du mouvement du port, tournant et retournant cette fragile feuille de papier, scrutant chaque mot, regardant l'écriture, enfin ne pouvant en croire ses yeux ni son intelligence.

Soudain, il la froissa avec colère : M<sup>lle</sup> de Trémaza s'était moquée de lui, elle partageait les absurdes préjugés de son père, de son éducation, du monde arriéré où elle avait vécu. Vraiment ! elle serait offensée s'il osait la voir ou lui écrire !...

Alors il voulait courir de suite à Trémazan ; il saurait bien la trouver, lui demander l'explication de cette lettre singulière, presque offensante pour lui et sa famille. Mais non ! inutile de se déranger, ni de penser d'avantage à cette petite poupée sans cœur, dont la tête tournait si promptement. Ainsi elle avait cru, elle s'était imaginé l'aimer... Et point du tout, mademoiselle s'était trompée.

Il rit tout haut. Était-il fou d'avoir formé tant de charmants projets, de s'être mis souci en tête pour une jeune fille de cette orgueilleuse famille des Trémazan ? “ Nos familles ne peuvent s'unir.” Eh bien, qu'elle attende le retour du roi pour épouser un duc et pair.

Puis, tout d'un coup, l'image chérie apparut devant ses yeux, si près, si vraie, qu'il se retourna, croyant qu'elle venait de passer en le frôlant de sa robe. Il la revoyait si douce, si aimante, un peu effrayée, dans l'ombre des bois, quand il l'avait quittée la veille même. Au souvenir de ces instants délicieux où il lui avait fait avouer qu'elle l'aimait, Serge fut pris d'un transport de regret, d'amertume et de rage indicibles. A qui s'en prendre ?... Où saisir cet ennemi caché qui lui volait celle qu'il aimait ? Par quel odieuse machination Floriette elle-même en arrivait-elle à le repousser, à lui envoyer ce refus presque brutal ?

A ce moment, une grande ombre se dressa devant lui et lui saisit les mains ; derrière s'agitait une autre ombre chargée de châles et de paquets.

—O cher monsieur Serge, quel bonheur de trouver vous, en cet horrible instant !... C'est Dieu, le ciel, qui me conduit !...

—Ma chère miss Mountmoreux ! mais qu'y a-t-il ? Pourquoi êtes-vous en deuil ?... Où allez-vous ainsi ?

—Oh ! je suis désespérée...

—Nous sommes, oui, nous sommes..., ajouta missis Grenville.

—Nous partons pour aller chercher lui, vivant ou même pas vivant !

—Mais qui ? s'écria Serge, qui ne comprenait rien à cette rencontre, croyant Gwendoline à Londres.

—Richard ! my Richard est...

—Notre Richard est disparu, tout à fait mort au Mexique...mon lis royal veut absolument partir le chercher...

Serge comprit soudain, et son cœur généreux sympathisa tout de suite avec la douleur de la pauvre Gwendoline.

—Je n'ai pas lu les journaux depuis plusieurs jours... Le capitaine Richard de Trémazan mort ! Est-ce possible ? Est-ce certain ? Malheureuse famille, quel désespoir !

—Oh ! je ne pense qu'au mien ! je veux partir... Venez avec moi, monsieur Serge..., nous chercherons Richard. Voilà le journal funeste !

Serge lut en effet, dans les dernières nouvelles reçues au ministère de la guerre, le nom du capitaine Richard de Trémazan ; à peine arrivé au Mexique, sur le théâtre de cette guerre acharnée, redoutable, il avait pris part au combat de Tahuapa ; on l'avait porté parmi les disparus, car on n'avait n'avait retrouvé son corps ni parmi les morts ni parmi les blessés, et il ne figurait point dans le petit nombre de prisonniers qu'on eût pu échanger.

Serge regardait avec une affectueuse sympathie cette belle et fière Gwendoline, brisée par la douleur, ne pensant plus à garder le secret de sa passion pour Richard, mais résolue à tout tenter pour retrouver la trace de celui qu'elle aimait. La première pensée de Valrède avait été pour Floriette, si tendrement attachée à son frère, et la pensée de sa douleur, de celle du vieux père si cruellement frappé, ramenait son cœur vers cette famille si fière qui l'avait repoussé.

—Vous venez, vous venez avec moi, mon cher monsieur Serge... je ne sais quel bateau... où m'embarquer tout de suite, vite. J'ai pris beaucoup d'argent, mais je n'ai plus ma tête dirigée...

Serge lui prit les deux mains ; sa résolution était arrêtée subitement.

—Chère miss Mountmoreux, mon yacht est là, tout prêt. Je l'avais fait préparer pour un très long voyage. Je vous emmène... nous allons tous deux à la recherche de Richard.

—Et moi ! dear monsieur, vous ne me laisserez pas ! loin de ma très chère...

—Venez aussi, certes, ma bonne missis Grenville.

—Mais le bateau est-il assez grand pour aller si loin dans l'Océan ?

—Oui, oui. Je sais que vous n'êtes pas craintive, miss Mountmoreux.

—Je ne suis pas ! Et je ne pense que d'une chose ; trouver my Richard... je ne *veux* pas qu'il soit mort !

—J'ai ma grande courage, ajouta la pauvre missis Grenville, partagée entre la crainte d'être séparée de sa nièce chérie et la peur de se plonger dans un océan de danger inconnus et terribles.

—Partons, dit Serge.

—Et votre chère mère ? reprit tout à coup Gwendoline en s'arrêtant.

—Je lui écrirai du bord. Elle savait que mon intention était de m'absenter quelques jours pour essayer la nouvelle machine du yacht. Je lui dirai où nous allons. Elle est accoutumée à me voir aller et venir, courir le monde dans tous les sens.

Le jeune homme n'ajoutait point qu'il se sentait presque heureux de trouver une aussi excellente raison de s'éloigner brusquement ; il sentait le besoin de rester quelque temps loin de Maison-Belle et de son douloureux voisinage. Des bouffées de colère et de ressentiment lui venaient, qui aurait pu, en restant, le conduire à quelque éclat dont il se serait ensuite repenti. Il lui plaisait aussi de tenter une si difficile entreprise que celle où l'entraînait la pauvre Gwendoline. Qui sait, peut-être cela lui vaudrait-il une revanche éclatante des dédains dont l'accablait cette famille orgueilleuse. Une pensée plus douce aussi l'y engageait : l'espoir et le désir de secourir le frère de celle qu'il aimait malgré tout.

A ce moment, le Mexique était un dangereux guépier pour les Français, et ce n'était point chose facile que de s'y aventurer dans un pareil but.

Quant à miss Mountmoreux, elle ne songeait même pas à remercier Serge, tant une seule et unique pensée l'absorbait. Il lui semblait naturel qu'il se conduisit ainsi. La douleur, l'amour, ont de ces férociétés d'un égoïsme ingénu.

—Mais..., dit Serge en hésitant... n'avez-vous pas informé la famille Trémazan de votre départ ?

—Nô ! rien du tout. Il ne savent pas que Richard est tout pour moi. Nous devons le dire à son retour... *O my poor dear !...*

Serge fit un signe, le canot accosta ; les deux femmes montèrent ; il y sauta lestement à son tour ; on embarqua les bagages nécessaires, et bientôt on rejoignit le yacht dans la rade. Tout était prêt pour le départ. M. Letoc n'attendait que l'ordre du maître.

En le voyant aborder avec deux dames, le digne marin fit une gri-

mace de satisfaction, le voyage serait toujours plus gai avec des dames a bord. Mais quand il vit de près la haute taille et l'air majestueux de Gwendoline, M. Letoc se sentit pénétré de respect et d'admiration.

—Quelle belle personne ! pensa-t-il. C'est quelque princesse russe. Rien qu'à la voir marcher, on divine qu'elle a le pied marin. Et quel pied ! la paire tiendrait dans un de mes souliers. Attention, Letoc, attention !

Sans perdre de temps, le yacht appareilla, et bientôt ne fut plus qu'un point invisible sur la grande mer.

### XXXIV

La famille de Trémazan s'était donc installée à Saint-Pol-de-Léon.

M<sup>me</sup> de Kercambô, vieille dame fort riche, plongée dans la plus grande dévotion, se montra enchantée de recevoir ses parents. Elle partageait entièrement les idées de son neveu, M. de Trémazan, et celles de Pascale, et les exagérait même avec cette étroitesse d'esprit d'une femme qui n'avait jamais quitté Saint-Pol depuis sa naissance : il y avait de cela soixante-dix-sept ans révolus. En revanche, elle trouvait M<sup>me</sup> de Rochemais et Floriette un peu "étrangères" et même "Parisiennes." Cependant la grâce aimable de la jeune fille et l'égalité de caractère de sa grand'mère finirent par ne point lui déplaire ; elle déclara même que Floriette était tout le portrait d'Eloa de Trémazan, suspendu dans son salon d'honneur ; cette Eloa était la femme de Mervyn de Trémazan, sire de Plouara, Kerbouhet, Landévec et Plouelen, mort glorieusement, au quinzième siècle, dans une guerre entre France et Bretagne. Grâce à la protection posthume d'Eloa de Trémazan, la tante de Kercambô se montra aussi aimable que possible.

De temps en temps des lettres de Richard, rares et courtes, étaient venues dire seulement qu'il était sain et sauf au milieu de dangers sans nombre. Elles cessèrent, à la profonde inquiétude de la malheureuse famille. Chaque jour, le baron interrogeait anxieusement le journal et lisait tout haut les nouvelles.

Une bataille sanglante venait d'avoir lieu ; on donnait le nom des morts et des blessés. A la fin de ce funèbre bulletin, le capitaine Richard de Trémazan était porté parmi les disparus. Ce fut un coup terrible. Était-il mort, prisonnier ? blessé peut-être, achevé sur le champ de bataille et dépouillé ? son corps jeté pêle-mêle sur les autres ? Oh ! si seulement il était prisonnier !

Cette nouvelle parvenait au baron peu après le départ de Serge et de Gwendoline. Cette dernière avait appris la nouvelle à Paris, au ministère, avant que l'on n'en donnât connaissance au public.

Chaque jour le malheureux père ouvrait le journal avec un espoir anxieux, espérant y découvrir quelque nouvelle rassurante. Pascale brûlait des cierges, passait des heures prosternée en prières. Floriette conservait, en dépit de tout, un espoir vague, instinctif, de revoir son frère. Elle, non plus, ne voulait pas qu'il fût mort.

Cependant la vie n'était point gaie à Saint-Pol. Le baron, inconsolable à la pensée de la perte de son fils, passait son temps à faire des recherches généalogiques dans les papiers de M<sup>me</sup> de Kercambô ; après les exercices pieux, les alliances, descendances, mariages, naissances, filiations des Trémazan-Karcambô tenaient la première place dans les préoccupations de la bonne dame.

Pascale s'absorbait dans les visites aux églises, les stations, les retraites, et toutes les pratiques religieuses par lesquelles elle espérait arriver à ramener le calme dans son malheureux cœur ; car même la pensée de la perte probable de son frère ne parvenait pas à lui enlever le souvenir de sa cuisante déception ni l'affreuse jalousie qui la torturait.

Floriette ne pouvait parvenir à surmonter l'amer chagrin, le regret cruel, qui la dévorait. Elle changeait tellement, que sa grand'mère s'en inquiéta. Elle la pressa de questions, et la pauvre enfant finit par lui tout dire ; M<sup>me</sup> de Rochemais demeura confondue. Comment tant d'événements intimes dans la famille lui avaient été tenus secrets ! Elle n'eut pas le courage de gronder Floriette en voyant son désespoir, en apercevant plus distinctement peut-être que la jeune fille la force du sentiment qui l'attachait à Serge. Cependant elle lui reprocha doucement de ne pas l'avoir avertie plus tôt, et surtout d'avoir écrit au jeune Valrède d'une manière aussi décisive, sans consultée.

—J'ai craint que vous ne voulussiez m'en empêcher, grand'mère, et puis je suivais ma première impulsion... n'est-ce pas mon défaut ?

Enfin toutes deux convinrent d'attendre les événements et de continuer à paraître tout ignorer.

—Patience, fillette, le monde est souvent aux doux et aux patients. Quand nous serons réinstallés à Trémazan, au printemps, nous verrons ce qu'il y aura à faire. Le temps calme et arrange tant de choses !

Le 1<sup>er</sup> janvier se passa tristement, bien différent des autres années, quand la jeune fille et sa grand'mère recevaient, à Paris, visites, fleurs, bonbons, cadeaux, témoignages d'amitié sincère, de douces sympathies. Toutes deux remontèrent dans leur appartement après déjeuner ; M<sup>me</sup> de Rochemais entendit soudain Floriette pousser une vive exclamation dans la pièce voisine. Inquiète, elle accourut et trouva la jeune fille accoudée sur la table, tenant dans ses bras une énorme botte de fleurs au milieu desquelles s'épanouissaient des roses thé d'une beauté merveilleuse ; la tête enfoncée dans le bouquet, en proie à une espèce de

crise nerveuse, Floriette pleurait, riait, parlait aux fleurs, les embrassait, disait des choses incohérentes.

D'où venait ce frais souvenir de bonne année? Quelle main amie les avait envoyées? Quelle invisible fée les avait introduites mystérieusement dans l'espèce de forteresse sévèrement fermée aux profanes, dans le vénérable hôtel de Kercambô? Floriette n'osait questionner les domestiques, elle ne voulait ni parler du bouquet ni le montrer à personne. En regardant les roses, elle aperçut un bout de papier et s'empara fébrilement d'un petit billet plié en triangle.

—Dis vite ce que c'est, fillette!

Elle lut tout haut:

“En souvenir d'un absent qui n'oublie pas, qui n'oubliera jamais.—Xénie V.”

Floriette se jeta dans les bras de sa grand'mère en sanglotant.

—Allons, allons, mignonne; tu vois bien que tout n'est pas perdu. Rien n'est éternel, le mal ni le bien; l'un succède à l'autre; et pour le moment ce doit être fatalement le tour du bien.

Elle vit les beaux saphirs se lever vers elle brillants d'espérance.

Mais où donc pouvait être Serge? Chose étrange, ce fut Pascale en personne qui leur en donna des nouvelles. A dîner, on parlait de Trémazan, du retour dans la vieille maison, des voisins.

—Nous trouveront des changements en tout, mon père. Il paraît que, dans le pays, on n'a parlé, ces temps derniers, que du départ du jeune Valrède.

—Ce jeune homme a bien agi envers nous et envers votre frère, ma fille. Je regretterai son absence, car il est d'une société plus agréable que son père. Et qu'en dit-on à Trémazan?

—Eh bien, reprit-elle, c'est une étrange histoire. Il est parti soudain de Brest sur son yacht pour un long voyage, et... tous les efforts de votre puissance de divination ne parviendraient pas à trouver avec qui M. Serge Valrède est parti pour ce voyage d'agrément.

—En effet ma fille, je ne saurais deviner. Vous piquez véritablement ma curiosité. Je vous en prie, ne différez point cette communication.

Pascale reprit en observant sa sœur, sans en avoir l'air.

—Il est parti avec miss Mountmoreux et sa tante.

—En vérité, voilà qui est étrange! dit le baron stupéfait. Il est vrai que ces Anglaises ont des façons d'agir particulières; miss Mountmoreux est de sang noble et paraît incapable de rien faire que ce sang pût désavouer. Cela est véritablement étrange? suivant votre juste expression, Pascale.

M<sup>me</sup> de Kercambô dut agiter devant son respectable visage un mouchoir imprégné de vinaigre des Quatre-Voleurs. Les idées lui étant revenues:

—Mais c'est un enlèvement, mon neveu ! De mon temps cela se pratiquait dans les familles nobles, et il faut bien convenir que par la suite les choses n'en allaient pas plus mal. Le chapelain sanctionnait ces équipées, qui se terminaient infailliblement par un bel et bon mariage. S'il faut vous l'avouer, mon neveu, votre oncle de Kercambô n'en a point agi autrement avec moi...

Le babillage et les souvenirs de la bonne dame permirent à Floriette de ne point se trahir. Sa grand'mère devina les pensées mauvaises qui poussaient Pascale à parler ainsi ; et, voulant détourner la conversation, elle parut s'intéresser vivement aux souvenirs de jeunesse de M<sup>me</sup> de Kercambô, qui ne demandait qu'à se rappeler ce temps charmant et si lointain dont plus de soixante printemps la séparaient.

—Que peuvent signifier ce départ et cette histoire ? dit M<sup>me</sup> de Rochemais, quand elle fut seule avec sa petite-fille.

—Évidemment, ma pauvre Pascale pense que cette nouvelle doit m'affliger tout en la rassurant elle-même. Il y a là quelque chose de mystérieux qui me trouble, mais qui ne me tourmente pas. Mes chères fleurs sont venues me rassurer ; sans elles, je serais mortellement inquiète. Ah ! si au moins nous avions des nouvelles de Richard ! Non, non ! je ne veux pas qu'il soit mort... mon pauvre frère, si brave et si bon !...

Et, soupirant elle alla de nouveau donner aux roses parfumées un baiser que les fleurs reçurent avec leur discrétion bien connue en pareil cas, comprenant qu'il ne leur était nullement destiné.

## XXXV

Nous ne saurions suivre au Mexique la trace de Valrède et de l'intrépide Anglaise. Il faudrait un volume à part pour raconter ce roman dramatique, mêlé d'épisodes variés. Trop long d'énumérer les difficultés sans nombre que tous deux rencontrèrent dans leurs recherches pour retrouver au moins le corps de Richard de Trémazan. Trop long de dire les efforts de courage, le sang-froid de Serge pour atteindre ce but, tout en protégeant ses compagnes. Plusieurs fois il risqua sa vie et dut faire le coup de feu contre des rôdeurs mexicains qui les poursuivaient. Il se sentait heureux au milieu des dangers de toutes sortes qu'ils couraient chaque jour. C'était pour *elle* d'abord qu'il avait entrepris cette campagne périlleuse ; pour Gwendoline ensuite, pour Gwendoline qu'il voyait, pâle et résolue, affronter les privations, le danger d'être dévalisée, assassinée.

Trop long encore de dire comment, après des efforts inouïs, se faisant passer pour des Anglais, jetant l'or à pleines mains, ils finirent



par retrouver Richard, recueilli dans un couvent de frères de la Passion, plusieurs fois théâtre de luttes sanglantes. Le jeune homme blessé, à demi mort de fièvre, reconnu à peine Serge et sa compagne ; dès qu'il fut transportable, ceux-ci résolurent de l'emmener au plus vite ; car d'un jour à l'autre le couvent pouvait recevoir un nouvel assaut, être brûlé, détruit de fond en comble. C'était le moment où l'armée française se retirait, et le pays était livré à des hordes sans nom qui profitaient du trouble pour piller et détrousser tous ceux qu'ils rencontraient sans protection.

Arrivés enfin, après mille peines, à la Vera-Cruz avec le malade, Serge s'empressa de le faire transporter à bord du yacht avec les deux Anglaises, car il fallait fuir au plus vite cette ville malsaine, remplie de troupes et de blessés.

Le fidèle Letoc se tenait prêt à appareiller, et ce fut avec une satisfaction profonde que tous virent disparaître dans le lointain cette terre ensanglantée.

Missis Grenville s'était montrée héroïque, il le faut dire à son entière louange. Où allait sa nièce, elle allait aussi ; elle ne la quitta pas d'un instant. Non qu'elle fût bien brave, l'excellente femme, mais son affection pour "son beau lis blanc" l'eût menée à travers le feu. Puis elle était romanesque à l'exès, et cette campagne hasardeuse en compagnie de Serge n'était point pour lui déplaire et entretenait en son âme des illusions, des espérances confuses... Puisque sa royale nièce était décidément *engaged* avec le capitaine Richard, elle pouvait donc légitimement penser que Serge...

En mer, Richard reprit quelques forces, et l'on put espérer enfin son complet rétablissement. Le voyage durait depuis près d'un mois, et le brave petit yacht semblait mettre à revenir en France l'ardeur d'un cheval qui sait revenir au logis. On pense bien que, pendant le trajet, les trois voyageurs eurent le temps de s'expliquer en détail sur beaucoup de choses. Richard et Serge étaient désormais amis comme deux frères. Le jeune capitaine, en regardant la charmante Anglaise, faisait mille rêves de bonheur ; mais il s'étonnait de voir Serge demeurer muet et comme absorbé quand il y faisait allusion. Il sentait instinctivement que son ami leur cachait avec soin à tous deux quelque blessure plus profonde dont il ne parlait pas.

Enfin les voyageurs aperçurent la terre, la bonne vieille douce patrie française, assise là-bas à l'horizon. Richard, très faible encore, étendu sur le pont dans un grand fauteuil américain, prit les deux mains de Gwendoline et les porta à ses lèvres, silencieux, très ému.

—Dites, Richard dear, ai-je fait très bien de rapporter vous avec moi ?

Missis Grenville, en apprenant qu'elle était tout près de la terre

bretonne, se laissa subitement tomber dans les bras du capitaine du bateau, pâmée de joie et d'émotion. Accoutumé à ses façons, M. Letoc l'alla délicatement poser sur un paquet de cordages enroulés et prit d'elle les soins les plus assidus. Serge, seul, appuyé au bordage, ne partageait point la joie générale. La brise de terre ramenait vers lui toutes les douloureuses pensées qui semblaient l'attendre au rivage.

Richard et Gwendoline avaient bien comploté d'arranger toutes choses, il ne l'ignorait pas ; mais lui seul pouvait juger de la difficulté de surmonter les obstacles inconnus du frère et de l'amie. Serge était trop délicat pour jamais trahir le secret de Pascale. Quand Richard lui disait :

—Eh, mon cher, laissez-moi, laissez-nous faire...mon père ni ma petite sœur ne peuvent vous tenir rigueur. Tout cela est absurde ! Le roi n'a rien à voir dans nos affaires de famille ! La noblesse de votre cœur ne vaut-elle pas tous les parchemins ?

Serge savait trop bien que rien ne pouvait modifier les dispositions du baron et surtout de sa fille aînée à son égard. La seule joie véritable pour Serge, s'était de revoir son père et cette mère qu'il chérissait de toute l'ardeur violente renfermée sous son air froid et réservé.

On débarqua donc à Brest ; Serge courut au télégraphe pour envoyer une dépêche à Maison-Belle, en prévenant simplement de son retour ; puis il envoya une seconde dépêche au baron, signée Mountmoreux, avec ces simples mots : " J'arrive avec bonnes nouvelles de votre fils " C'était convenu entre eux, afin de préparer au retour de celui dont toute la famille devait pleurer la mort.

Malgré les instances de Richard et de sa fiancée, Serge refusa obstinément de les accompagner au manoir. Ayant donc installé le convalescent dans un grand landau avec les deux Anglaises, il donna des instructions détaillées au cocher pour suivre le chemin le moins fatigant. Au moment où il se préparait à leur dire adieu, afin de courir lui-même à Maison-Belle, deux immenses bras le saisirent par derrière et se refermèrent sur sa poitrine.

—Hein ! te voilà, je te reconnaîtrais entre mille ! hron ! C'est ta mère qui va être heureuse !

C'était M. Anthime en personne, venu à Brest, le matin, pour quelques affaires.

—Comment va ma mère ? dit vivement Serge.

—Bien, bien ; mais guère solide depuis ton départ.. Ah ! vois-tu, il ne faut plus la quitter à présent. Eh mais, tu ramènes la belle Anglaise ! Et qui diable est ce grand pâle à côté d'elle ? C'est M. Richard de Trémazen ? Il n'est donc ni mort ni prisonnier ?

—Nô, cher monsieur, dit Gwendoline en tendant la main au père de Serge ; il est seulement prisonnier de moi et jamais il n'aura plus.

son liberté. C'est à votre dear fils que nous devons tous deux cette bonheur si immense.

—Ah bien ! cria M. Anthime de sa voix retentissante, ah bien ! voilà une drôle d'histoire ; et moi qui croyais que mon fils vous avait enlevée..

Richard ne put s'empêcher de sourire. Il demanda des nouvelles de sa famille.

—Tout le monde va bien, ou à peu près, car vous savez que Maison-Belle et Trémazen sont un peut comme chien et chat depuis.. Enfin, suffit ; on vous expliquera cela.. On va bien au manoir, sauf que l'on vous croit mort ou à peu près, monsieur Richard, et personne n'est gai.. Votre père a bien vieilli depuis quelque mois, bien vieilli. Mme de Rochemais est auprès de lui avec votre gentille sœur, qui est bien.....

—Bien quoi, mon cher monsieur Valrède ? dit Richard inquiet, en voyant la figure de M. Anthime prendre une expression singulière.

—Eh bien, ce n'est plus ça, plus ça du tout. Autant elle était gaie, vive, un vrai pinson dans un rayon de soleil, autant elle est triste.. Elle a pris un chagrin à l'idée de vous avoir perdu.. un chagrin..

Richard secoua la tête et dit :

—Et Pascale ?

—Quant à M<sup>lle</sup> Pascale, reprit M. Valrède, personne ne la voit, elle vit presque à part de sa famille dans le manoir même ; elle n'en sort que pour aller visiter des couvents à Morlaix, à Saint-Pol-de-Léon, je ne sais où. Ça rend votre père encore plus sombre. Ah ! vous trouverez tout bien triste chez vous ; heureusement que le bonheur de vous revoir vivant va changer cette tristesse en grandé joie.

—Oui mon cher monsieur Valrède, répondit Richard en lui tendant la main. Nous allons changer tout cela, je l'espère. Laissez-moi vous dire que si je suis ici, en vie dans mon pays, près de la femme que j'aime et rendu à ma famille, c'est à votre généreux fils que je le dois...

—Et à ma royale nièce ! interrompit vivement missis Grenville, choquée de ce qu'elle crut un oubli.

—Je veux donc que tout malentendu disparaisse entre nos deux familles et que.....

—Taisez-vous, dear, tout ira bien à présent ; mais vous êtes trop faible pour tant parler ! dit miss Mountmoreux en lui fermant la bouche de sa blanche main.

En effet, le jeune officier laissait retomber sa tête sur les coussins, pris d'une faiblesse subite.

—Partez, partez, dit Serge ; plus vite vous serez arrivé, mieux vaudra pour tous ; adieu, adieu !

—A revoir, à revoir ! crièrent la tante et la nièce.

M. Anthime crut même voir missis Grenville lui envoyer un baiser du bout des doigts.

—Elle est toujours la même ! dit-il en riant.

Et tous deux montèrent en voiture pour revenir en toute hâte à Maison-Belle ; le père accablait son fils de questions et, sans le laisser répondre, parlait, racontait tout ce qu'il pensait devoir l'intéresser sur sa mère, sur ses voisins, les plantes, les bêtes, les progrès des races chevalines et moutonnières, comme si son absence eût duré une année.

Serge écoutait silencieux, distrait ou attentif, suivant l'intérêt qu'il pouvait prendre aux récits de son père. Les bonnes senteurs du sol, chauffé par un soleil d'avril, le pénétraient, dilataient son cœur. Son père parlait des Trémazan, mais avec une certaine gêne distraite, sachant bien qu'il rouvrirait une plaie vive, il n'osait dire toute sa pensée ; un long silence se faisait, puis il recommençait, intarissable.

—C'est moi qui suis allé dans un drôle d'endroit pour toi !

—Où donc, père ?

—Ah ! si tu crois que je vais te le dire ! Tu verras, tu sauras de quoi je suis capable pour le fils que j'ai. Non, ne demande rien, je ne dirai rien ! hron...

Puis il se taisait, pris d'un petit rire derrière sa barbe grisonnante. Ce petit rire contenu le secouait comme un ouragan, et Serge l'entendit plusieurs fois murmurer :

—C'est un homme charmant !

—Qui donc ? M. de Trémazan ? dit Serge intrigué.

Cette question mit le comble à la gaieté de M. Anthime ; il éclata d'un rire si vif et si bruyant que le cheval effrayé partit à fond de train ; M. Valrède se tenait les côtes à deux mains.

Enfin, pendant une montée, il dit à son fils :

—Hein ! si tu avais vu ce que j'ai vu... et entendu... Tu me regardes comme si je ne savais plus ce que je dis. J'étais l'autre jour au bord du bois de Lennec, près de la lande de Lennec, dans les anciennes terres de Trémazan, les *miennes* à présent ; ce n'est pas loin du manoir ; j'étais assis près d'un abatis de bois que j'ai fait faire là. Tu sais bien, ton chien, Schamyl ?

—Oui. Eh bien, je l'avais emmené ; il avait daigné m'accompagner, ce jour-là. Il était assis près de moi, avec sa dignité et, comme tu dis, sa distinction ordinaire et ne soufflant mot. Tout d'un coup, le voilà qui dresse l'oreille et s'élance dans le bois... Je me dis : c'est quelque bête sauvage qui passe. Eh bien, pas du tout, c'était M<sup>lle</sup> de Trémazan...

—Floriette ?

—Comme tu dis cela ! Oui, Fette, la petite alezane, oh ! bien changée, la pauvre mignonne !

—Vous lui avez parlé? Qu'a-t-elle dit?

—Rien du tout. Mieux que cela?...

—Comment, mieux que cela...

—Je suis resté assis derrière mon tas de bois ; je la voyais parfaitement arriver tout doucement dans sa grande robe noire, et si gentille, avec ses yeux tristes et ses beaux cheveux dorés ; le chien lui faisait mille amitiés, mais elle voulait toujours le chasser. Enfin ne vient-elle pas s'asseoir de l'autre côté du tas de bois, sur un bout d'arbre, à dix pas de moi? Le chien s'assied tout contre sa robe ; ils ne se disent rien d'abord ; puis voilà la bête qui fourre son museau tout près de sa figure avec un petit appel si humain, qu'on aurait dit un reproche. Elle n'y tient plus, la pauvre mignonne, elle lui passe les bras autour du cou et se met à pleurer comme une pluie d'orage, sa tête contre la tête du chien. Je l'entends qui dit par mots entrecoupés :

—Schamyl ! mon bon chien... où est-il?... je ne peux plus vivre comme cela !... Toi, tu le reverras, il te parlera... et moi... plus jamais, jamais...

—Croirais-tu, Serge, que derrière mon tas de bois, je me suis senti tout remué comme la dernière des vieilles bêtes... C'est que, vois-tu, quand il s'agit de toi, ça me va au fin fond... Enfin, elle s'en est allée tout doucement avec le chien, qui n'est plus revenu depuis à la maison. Eh bien ! te voilà tout pâle... N'aie pas peur, tout va s'arranger... Quand je te dis que c'est un homme charmant !

Serge regarda son père, croyant que la joie de son retour lui troublait les idées.

Le bonheur de Xénie en revoyant son fils ne se peut guère exprimer. Seules les mères le peuvent comprendre entièrement. Serge trouva sa mère un peu changée et s'inquiéta :

—Tu sais bien que tu es ma vie, ma chère vie, Serge. Il ne faut plus me quitter ainsi...

Laissons-les tous trois au bonheur de se retrouver ensemble et transportons-nous aux vieux manoir de Trémazan.

### XXXVI.

“ Peu de jours suffisent à former une rose,” dit le poète. Il avait fallu moins de temps encore pour transformer en un séjour triste et sombre la vieille et hospitalière demeure des Trémazan, où la famille était revenue.

Le chagrin est un terrible ouvrier ; il sape, mine, détruit de sa main rapide bonheur, repos, gaieté. La grande tour elle-même semblait avoir vieilli davantage. Le portrait de la famille de Trémazan, tracé par M. Anthime, n'était que trop fidèle. La mort présumée de Richard avait

porté un coup terrible au baron ; il se repentait d'en avoir voulu faire un soldat ; les paroles de son fils lui revenaient sans cesse :

—Ah ! si vous m'aviez laissé entrer dans la grande industrie, comme Serge Valrède...

Oui, il l'aurait encore, ce fils si cher... N'avoir pas même la consolation de le savoir enterré chrétiennement. Et l'image de Richard, abandonné, mourant au bord de quelque route, étouffé sous un monceau de cadavres dans quelque coin d'*hacienda* ; cette image obsédante poursuivait le vieillard. Il avait oublié et sa ruine et la gêne de sa famille ; puis un autre chagrin, presque aussi sensible à son cœur de père, venait s'ajouter à toutes ces amertumes : Pascale, sa chère Pascale, devenue sombre, irritable à l'excès, s'enfermait des journées entières dans son appartement et dans son oratoire ; elle ne voulait même plus voir son père qu'à de rares intervalles. Quand à sa sœur et à M<sup>me</sup> de Rochemais, elle refusait absolument de les voir. Une fois elle était venue s'asseoir à la table de famille, et Floriette ayant tenté de s'occuper d'elle avec la plus discrète affection, Pascale la repoussa violemment en lui lançant un regard chargé de haine qui avait navré la pauvre enfant. Elle seule en avait compris le sens affreux... puis une crise terrible s'était emparée de Pascale ; on avait dû l'emporter chez elle, où longtemps elle resta sans connaissance.

Floriette avait vivement senti la perte de son frère, qu'elle adorait ; mais pour les deux sœurs, ce deuil terrible servait à voiler un chagrin, des angoisses peut-être encore plus terribles, car elles devaient les renfermer au plus profond d'elles-mêmes. Seule, M<sup>me</sup> de Rochemais essayait de conserver quelque espoir au sujet de Richard et tâchait, avec sa bonté ordinaire, de rendre courage au baron et à ses filles. Aussi quand arriva la dépêche envoyée par Serge au nom de miss Mountmoreux, l'excellente femme éprouva-t-elle une joie infinie à dire et répéter :

—Je l'avais bien dit !

Le baron tenait la dépêche et la lisait en balbutiant. Floriette criait :

—Mon frère, mon frère est vivant ! Puis elle fondait en larmes.

Pascale seule ne dit rien ; une rougeur monta à sa joue pâle.

—Ah ! que je suis heureux, ma fille, lui dit le baron ; que Dieu est bon de nous rendre Richard ! Mais où est-il ? Et comment est-ce miss Mountmoreux qui nous annonce cette bonne nouvelle ?

Chacun s'épuisait en conjectures. Quelques heures plus tard, Floriette, qu'un pressentiment singulier faisait à chaque instant courir à la fenêtre et qui y restait le front collé aux vitres, Floriette cria tout à coup :

—Une voiture ! une voiture !

Depuis la ruine du baron, les visiteurs étaient beaucoup moins nombreux au manoir. Aussi quand le landau fermé s'arrêta devant le perron, tout le monde accourut à sa rencontre. Missis Grenville parut la première, secouant les dix-huit volants de sa jupe rouge magenta.

—Bonjour ! cria-t-elle avec un geste gracieux. Nous apportons le très cher M. Richard.

—Nous apportons... dit le baron saisi... son corps ?...

—Nô ! sa corps très vivant, et la voici, avec mon lis royal, mon beau cygne d'Angleterre !

Gwendoline s'élançait à son tour et tombait dans les bras de Floriette. Derrière elle, Richard, tout pâle et chancelant, descendait avec effort et s'évanouissait presque en embrassant son père. Pascale, les bras croisés sur la poitrine, les yeux au ciel, disait une fervente action de grâces.

On rentra dans la vieille bibliothèque, tout le monde parlant à la fois.

—Mon pauvre Richard... mon pauvre Richard ! s'écria M<sup>me</sup> de Rochemais, quel bonheur ! A qui devons-nous votre résurrection !

—A cet ange plus courageux que le plus brave... et au meilleur de mes amis...

—Qui donc, mon fils ? qui donc ? demanda le baron.

—Vous allez tout savoir, mon père.

—Ne parlez pas, my dear Richard, vous êtes encore beaucoup faible. Je veux dire pour vous.

Floriette interrompit la jeune Anglaise en se pendant à son cou, et criant comme prise d'un accès de folie :

—Gwendola ! c'est Serge qui a sauvé mon frère ! j'en suis sûre.

Chacun se regardait, ne comprenant plus rien à ce qui se disait. Enfin le calme se rétablit.

En peu de mots, miss Mountmoreux raconta son voyage, les efforts et le courageux dévouement de Valrède pour la protéger dans un pays ennemi rempli de dangers de tous genres ; le courage et l'énergie qu'il avait déployés pour sauver Richard de l'abandon, de la maladie, de la mort la plus cruelle ; elle s'oubliait généreusement.

—Mais vous, ma très chère délicieuse, vous étiez avec aussi pârtout, pârtout...

—Oui, tante chère, oui ; mais, sans M. Valrède, je serais morte dix fois avec Richard.

Elle voyait les yeux de Floriette fixés sur elle, brillants comme des éclairs.

—Ma chère miss Mountmoreux, dit le baron avec sa courtoisie so-lennelle et affectueuse, nous vous devons à tous deux la vie de mon fils Richard. M. Valrède est un noble jeune homme... Que ferons-nous jamais pour nous acquitter envers vous deux ?

—Cher monsieur, pour lui nous parlerons plus tard... pour moi tout de suite... car je me trouve dans une situation inédite avec vous et votre chère famille. J'ai une... une grâce très grande à accepter de vous...

—Une grâce, ma belle ! mais toute notre reconnaissance.

La jeune Anglaise rougit beaucoup, et se levant, elle alla prendre la main de Richard, étendu dans le grand fauteuil de son père ; il lui souriait sans la quitter des yeux.

—Monsieur le baron de Trémazan, voulez-vous permettre à moi d'être votre fille aussi ? Avec moi, Richard sera toujours en sécurité maintenant et ne vous fera plus jamais de chagrin ni inquiétude.

—Oui, ma chère belle enfant... répondit le baron tout ému ; que je suis donc heureux !...

Il prit leurs mains et les réunit en disant :

—Et combien plus je serais heureux si le roi pouvait bénir votre union. Que Dieu nous accorde cette grâce !

—Ainsi soit-il, mon cher père, dit Richard, mais tout en l'espérant, je compte bien célébrer mon mariage avec Gwendoline dès que je serai guéri de mes blessures.

Le pauvre garçon ne put en dire davantage ; l'émotion, la fatigue du voyage, amenèrent une syncope qui effraya toute sa famille. Seule Gwendoline ne perdit pas la tête et lui prodigua les soins les plus pressés. Dès que le jeune homme revint à lui, on le transporta dans sa chambre, et le silence le plus profond s'établit dans la vieille demeure.

Floriette voulut veiller près de son frère jusqu'à ce qu'il fût paisiblement endormi ; Gwendoline le lui permit, à condition de ne pas le faire parler ; elle-même avait le plus grand besoin de repos et se retira dans son ancien appartement avec sa tante, qui lui souhaita le bonsoir, en disant :

—Ma chère belle petite chose, ma royale chérie, je ne vous cacherai pas que votre Richard m'a bien souvent payé des attentions significatives ; mais comme j'aime vous plus que mon moi-même, je déclare que je choisis de vous céder son cœur très volontiers. Dormez donc bien quiète, chère.

Et missis Grenville se retira fière de la hauteur de ses sentiments. Mais sa nièce était bien trop heureuse et trop troublée pour penser même à sourire du sacrifice généreux que pensait lui faire l'excellente femme.

Floriette, assise près du lit de son frère sur un petit siège bas, ne pouvait se lasser de contempler à la lueur de la veilleuse sa tête fine et pâle, encore allongée par une barbe blonde qu'il avait laissé croître en campagne. Il tenait sa petite main douce qu'il pressait de temps en



temps, car tous deux avaient promis de ne point parler. Peu à peu il la laissa glisser, le sommeil venait, amenant le repos désiré.

La jeune fille allait se retirer sans bruit, quand elle aperçut un objet brillant posé sur la table dans le désordre des bagages à demi défaits. C'était une toute petite trousse de poche contenant les objets nécessaires pour donner les premiers soins en cas de blessure ou d'accident. Elle la reconnut pour l'avoir vue souvent à Maison-Belle, car M. Valrède l'avait donnée à son fils, et lui recommandait de l'avoir toujours sur lui en voyage. Le cuir en était tout usé, les coins percés ; Floriette la prit dans le creux de ses deux petites mains réunies et l'embrassa longuement, puis elle la remit sur la table et s'en alla sur la pointe du pied, laissant tomber sur les marches de l'escalier la pluie chaude et pressée de ses larmes.

En rentrant dans sa chambre, la jeune fille fut toute surprise de n'y pas trouver le fidèle Schamyl, qui passait la nuit allongé sur le tapis au pied de son lit.

—Il sera parti pour Maison-Belle ; quelle bête singulière !...

Et par la pensée, elle aussi se transporta à Maison-Belle.

Un espoir soudain gonflait son cœur ; il lui semblait qu'enfermée dans un endroit sombre et froid, quelqu'un venait soulever la dalle glacée qui pesait sur elle ; un air pur et parfumé arrivait par bouffées... puis tout à coup la figure blanche de Pascale se dressait devant elle avec ce regard de haine, de reproche, d'envie...

PIERRE GAEL.

(A continuer.)